

PAULE DOYON

Le resto-rant



BeQ

Paule Doyon

Le resto-rant

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature d'aujourd'hui*
Volume 75 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Des nouvelles de nous

Et je suis un chat...

Rue de l'Acacia et autres nouvelles

Faut que je te parle d'Albert

Le resto-rant

Tous droits réservés

Préview

Près du comptoir l'homme attend que la petite serveuse s'approche. Ses yeux paraissent fixer quelque part les tablettes. La petite serveuse essaie de décoder le point d'arrêt de ce regard strabique...

Un paquet de cigarettes ! fait-il, non, pas celui -là ! celui-là-là... là... là... non là...

La petite serveuse soupire...

Dehors les Cinq attendent que l'homme ressorte. Pour la petite serveuse comme pour tout le monde la vie des Cinq demeure secrète. La petite serveuse examine les Cinq de biais... Elle pense aux mains humides de Puce. Aux yeux lubriques de Puce qui fixent constamment ses petits seins. Aux plaisanteries grivoises de l'ivrogne Puce. Souris ! petite serveuse pour attirer les clients !

Une dernière image de l'enfance : les cloches sont au fond de l'eau, rocher, rocher, chantent en cœur Mariette et Angèle, trois fois passera, la dernière, la dernière, trois fois passera, la dernière y restera... et la petite serveuse reste enfermée dans l'anneau que forment les bras réunis de Mariette et Angèle. La petite serveuse sourit.

La petite serveuse encore au coin de l'enfance ouvre ses yeux sur le monde des adultes : hot-dogs, hamburgers, club-sandwichs, hot chicken et frites, seven-up, coke, orangeades, café ! et que ça saute ! et sans te tromper ma belle... Vite ! Dépêche-toi ! Ça presse !

La petite serveuse cherche des yeux la fenêtre avec son coin de ciel. Dans sa tête ballotte une mer verte. Dans son corps roule des vagues salées qui l'aseptisent. Sur ses épaules se posent des mouettes.

Jean-Christophe est là avec ses yeux noirs et brillants devant la petite serveuse dont il est amoureux... Ses mains ouvertes attendent qu'elle y couche les siennes...

Non ! dit la petite serveuse.

Le regard de Jean-Christophe se brouille, s'y creuse un gouffre, son regard devient si profondément désespéré que la petite serveuse, attendrie, pose un instant sa main, comme une mouette effleure le ventre de l'eau, dans les mains tendues de Jean-Christophe. Le jeune frère de Jean-Christophe regarde la petite serveuse, des couteaux dans les yeux. Il la déteste depuis que Jean-Christophe, plutôt que de jouer avec lui, passe ses journées à essayer d'orienter le cœur de la petite serveuse vers le sien...

Le bacon frit dans la poêle. La petite serveuse grimace en évitant les éclaboussures de gras. En même temps elle étale des feuilles de laitue et des rondelles de tomates sur deux toasts beurrés. Dix voix hurlent derrière elle de se dépêcher. La petite serveuse ajoute du sel et du poivre. Et

surveillance de l'œil les trois pains à hot-dog qui grillent sur le réchaud, pendant que son oreille écoute les pommes de terre crépiter dans leur friture.

Uldoric s'installe à sa fenêtre pour surveiller les gens qui passent sur le trottoir. De temps en temps il en arrête un pour s'informer d'un autre... Le soir c'est dans le resto-rant où travaille la petite serveuse qu'il vient cueillir plus d'informations. La casquette rabattue sur l'œil il fouine, sa pipe en bouche déforme l'ombre d'un sourire. Ses yeux photographient chaque scène, ses oreilles enregistrent toutes les conversations. Aucun détail ne lui échappe. Parfois, il boit un pepsi.

Le resto-rant

Dans le salon du logement attenant au resto-rant de mon père, il y avait quatre portraits. De ces portraits anciens avec leur cadre ovale et leur vitre renflée. On y voyait ma mère à vingt ans. Sa coiffure sophistiquée et son fin chemisier de dentelle me suggéraient qu'elle devait alors être très coquette. Sur l'autre portrait figurait mon père dans un costume strict et avec un visage sérieux. Impossible d'y lire ses pensées. Il y avait aussi, ce qui m'intriguait, le portrait du frère de mon père en uniforme de sergent. Était-ce à cause de son uniforme qu'il trônait dans notre salon ? Était-ce un si grand honneur dans la famille de compter un sergent ? Je n'avais pour y croire qu'à me reporter à une visite que nous avons faite à cet oncle alors que j'avais huit ans. Mon oncle-sergent nous avait tous reçus fièrement à la caserne militaire de Val Cartier où il était consigné. Et où, à ma grande honte quand j'y

repense aujourd'hui, j'avais outrageusement profité de mon grade d'enfant gâté pour épuiser la patience des serveurs de la cantine des sergents en repoussant dédaigneusement chaque plat sous le prétexte que ça ne goûtait pas comme à la maison. Sur le quatrième portrait, à la vitre toujours aussi renflée, apparaissait ma sœur aînée âgée de trois ou quatre ans assise sur un tabouret jambe recourbée sous elle dans sa robe sans couleur, les portraits de cette époque étant toujours en gris, sa coupe de cheveux au carré agrémentée d'une boucle de ruban. Je devinais la fierté de mes parents à l'arrivée de leur premier enfant à ce qu'ils avaient pris la peine de la faire photographier par un photographe professionnel. Ce qui avait dû certainement leur coûter cher. À moins que quatre photos leur eussent valu un important rabais. Toujours est-il qu'aucun de nous, les trois autres enfants, n'eut droit par la suite à une photo. Peut-être nos parents s'étaient-ils dit qu'à trois ou quatre ans tous les enfants d'une même famille se ressemblent assez pour qu'il ne soit pas nécessaire de photographier par la suite chacun d'eux. L'aînée allait représenter

pour leurs enfants à venir la binette qu'ils auraient tous à trois ans. De toute façon, à part ces quatre photos, plus personne d'autre ne figura jamais sur les murs du salon.

Ces quatre photos m'ont tenu compagnie pendant les sept années que je passai à essayer de dormir dans cette pièce enfumée qui était à la fois le salon, ma chambre et l'endroit clandestin où mon père invitait certains clients de son restaurant à venir déguster la bière, qu'il fabriquait clandestinement derrière le poêle de la cuisine. Mon père était fasciné par cette sorte d'interdit. Il prétendait, pour convaincre ma mère de fermer les yeux sur son incartade, que c'était là un apport qui permettait au restaurant de survivre. Mais en réalité, ce commerce étant clandestin, aucun de ses clients ne se souciait de payer les consommations, ayant la malignité d'en remettre le paiement indéfiniment d'une semaine à l'autre. De sorte que pour mon père ne restait que la satisfaction, qui lui suffisait amplement, d'avoir réussi à fabriquer, selon lui et ses dégustateurs, la meilleure bière qui soit.

Mais ce commerce clandestin, qui réjouissait mon père, était pour moi une source d'angoisse. Bien qu'aucun système policier n'existât pour des milles à la ronde, je craignais quand même irrationnellement leur apparition. Chacune des allusions des clients, qui ne fréquentaient pas ma chambre saloon enfumée, me transperçait comme autant d'aiguilles aux pointes empoisonnées. Tandis que mon père lui ne perdait pas son sourire en coin. Son sourire d'adolescent amusé par l'excitation de transgresser certaines lois, qui servent moins à protéger les citoyens, qu'à empêcher toute concurrence avec les grandes compagnies d'alcool. Je préférais de beaucoup quand mon père utilisait son imagination à essayer naïvement d'inventer le mouvement perpétuel ou s'adonnait à la fabrication de ses minis-autos, que pour étonner ses clients en les invitant à déguster la *baboche* qu'il s'était amusé à fabriquer sous le regard sévère de ma mère et angoissé du mien.

Incapable de m'endormir dans ma chambre enfumée, où stagnait toute la nuit la senteur des cigarettes des amateurs de *baboche*, après avoir

passé la journée et la soirée dans le restaurant où la fumée faisait piquer les yeux, je contemplais les quatre photos sur les murs en essayant d'imaginer ma mère jeune et belle rencontrant mon père jeune homme mystérieux, fier de son frère sergent, seul dans la famille à s'être haussé au-dessus de la condition ordinaire allouée aux enfants d'une jeune veuve, ma grand-mère, qui avait réussi à élever seule une ribambelle d'enfants ordinaires... et un sergent.

Cette petite grand-mère je l'aperçus une seule fois lors d'une visite en famille qui avait bien dû l'importuner. Car nous avions passé une semaine chez elle, mon père ma mère deux de mes sœurs et moi. Celle du portrait étant mariée donc pas disponible pour les voyages. Heureusement, car cinq personnes arrivant dans une aussi petite maison que celle de ma grand-mère devaient déjà représenter toute une épreuve. Je ne me rappelle pas comment les autres avaient réussi à se caser pour dormir dans un aussi petit logis, mais je me souviens très bien de la frayeur qui m'envahissait

chaque soir quand on m'enfermait seule dans l'auto, qui devenait ma chambre à coucher. J'y entendais des hurlements de loups qui pouvaient n'être que des cris d'oiseaux de proie, mais qui pour moi avaient des oreilles du poil et de grandes dents. Enfin je découvris vite que cette grand-mère n'était pas pour moi, car elle appartenait aux nombreux enfants du frère de mon père qui habitaient la maison voisine. Cela me semblait dans l'ordre des choses, ils habitaient près d'elle depuis qu'ils étaient nés, elle me voyait pour la première fois, comment aurait-elle pu m'aimer ? J'étais seulement l'enfant de son fils, qu'elle n'avait pas revu non plus depuis le mariage de ce dernier. Pour elle j'étais simplement une enfant gourmande qui salivait devant ses poudings aux petites fraises des champs.

Pour éviter de porter ombrage à mes cousins ou plutôt pour laisser à ma grand-mère le loisir de les gâter en toute liberté, sans m'offenser, je me liai rapidement d'amitié avec la petite voisine du coin de la rue, qui n'avait pas à rivaliser avec moi envers les sentiments affectés que me portait ma

grand-mère.

C'est ainsi qu'en moins d'une journée je m'étais fait ma première grande amie. Et j'écartais de ma pensée le moment où mon père déciderait de libérer ma grand-mère de notre présence. Dès le matin j'étais chez mon amie et ne la quittais que pour l'appel de sa mère pour le dîner. Dîner jamais servi avant le retour du père, peu importait l'heure du retour de ce dernier ! J'écoutais indignée les borborygmes furieux du ventre de mon amie. Moi, si j'avais faim, je n'avais qu'à courir chez ma grand-mère avant même que mon ventre ait besoin de gronder. J'en déduisis à la fin, que telle devait être la manière de vivre si l'on s'appelait comme elle : Lacroix.

Après avoir vu pour la première et la dernière fois ma grand-mère et quitté pour toujours ma première grande amie, ma mère nous entraîna tous à la découverte de sa nombreuse parenté. Celle-ci habitait la campagne. Nous allâmes d'une ferme à l'autre chez chaque cousin ou cousine tous heureux de nous servir : leurs sempiternels macaronis. Ma mère, à mon

étonnement, ne cherchait pas le tue-mouches et laissait se faire et refaire sans broncher la tapisserie mouvante de points noirs que les mouches dessinaient sur le mur derrière le poêle de la cuisine dans chaque maison. Je côtoyai là, à part un bébé qui se mouvait si comiquement sur ses fesses qu'il provoquait sans cesse le rire de l'entourage, des adultes dont je me rappelle une femme qui en plus de porter le même prénom que moi était la mère du bébé bouffon. Tous les autres cousins me demeurent sans visages, mais leur fromagerie m'est restée elle en mémoire, à cause de la solide indigestion que ma dégustation, non contrôlée, de leur fromage en grains avait provoquée.

Mon père, pour qui le resto-rant (restaurant si peu rentable qu'il devait pour survivre enfreindre la loi) appartenait encore à l'avenir, possédait au moment du voyage chez ma grand-mère une scierie que nous appelions couramment, sinon justement, moulin à scies. Avec toutes les scies qu'on y comptait, l'appellation me semblait

justifiée. Les revenus de ce moulin à scies, qui ne fonctionnait qu'une partie de l'année, nous permettaient de vivre l'autre partie sans s'inquiéter. C'est pourquoi mon père nous avait entraînés pendant deux mois dans ce voyage vers Montréal pour revoir sa mère, donc ma supposée grand-mère, sur des routes encore en terre dans une auto dont l'air conditionné de l'époque consistait à ouvrir les fenêtres pour y laisser passer le vent. Dans la chaleur torride de l'été, ce voyage lui fournissait le prétexte de la fatigue pour arrêter se reposer dès qu'une taverne lui lançait une invitation sur la route, pendant que nous cuisions sur place dans l'auto. Ma mère était d'accord pour ces pauses-tavernes, convaincue qu'un conducteur fatigué risquait des accidents. Personne n'avait encore mis la bière en cause.

Au retour ces arrêts, jusque là discrets, prirent une forme ostentatoire. Un oncle généreux et surtout très insistant, qui nous avait fait assister à un de ses cruels combats de coqs, nous fit le cadeau original et encombrant d'un coq de race, que nous acceptâmes, conscients de lui sauver la vie. Hélas ! ce coq, sans doute traumatisé par les

combats auxquels il avait dû participer, confondait l'heure du lever du soleil avec chaque arrêt de l'auto et se mettait à *cocoriquer* à toutes les pauses tavernes. De ce voyage longuet je retins les nombreuses haltes, les repas de macaronis, les tapisseries de mouches, les cornets de crème glacée à deux boules de Trois-Rivières, mon éphémère amie et sa croix, le bébé pitre, et surtout une méfiance incurable envers les fromages en grains. Mais aussi l'émerveillement d'avoir traversé les impressionnants paysages montagneux représentés sur le calendrier accroché au mur de notre cuisine de l'Abitibi, paysages qui jusqu'à ce voyage me paraissaient aussi peu réels que les histoires de fées et de farfadets. L'Abitibi étant un pays très plat.

Ce voyage devait être malheureusement pour nous et heureusement pour ma grand-mère notre dernier voyage. Nous ne serions plus jamais riches. Même si nous ne l'avions jamais vraiment

été, mon père étant de ceux pour qui l'argent aussitôt gagné ne méritait que d'être aussitôt dépensé. Mon père allait devoir faire son deuil de ce qui avait fait son bonheur toute sa vie : l'univers des moteurs, des scies, des poulies, de ce que nous appelions avec entêtement : moulin à scies. Ce n'était pas une scierie qui avait brûlé pendant notre voyage : mais le moulin à scies de mon père ! Un moulin à scies ! Heureusement que depuis un an mon père s'était muni d'une assurance, ayant eu vent que rarement une scierie, en l'occurrence son moulin à scie, passait dix ans sans subir un incendie, les poutres étant constamment recouvertes de bran de scie il suffisait d'une étincelle pour que l'ensemble soit rasé par le feu. Le moulin à scies de mon père ayant miraculeusement échappé en vingt ans aux étincelles, il s'était laissé convaincre assez vite d'acheter une assurance qui ne couvrait pas cependant toute la perte encourue, mais lui permettait, sous l'instance de ma mère, de construire ce restaurant qui lui rappelait à elle les premières années de leur mariage où avant la folie des scies de mon père, ils avaient été

restaurateurs.

C'est ainsi que mon père se résigna à essayer de transformer la joie presque enfantine qu'il éprouvait chaque année à démonter ou remonter, à améliorer sans cesse cette espèce, pour lui, de chef d'œuvre de fer, en la construction de ce resto-rant, restaurant enfumé où nous allions pendant sept ans essayer sans y réussir, lui et moi, d'être heureux. Pendant que ma mère y nageait dans le bonheur le plus complet : enfin elle voyait du monde ! Pendant des années elle avait suivi mon père et son moulin à scies à travers les forêts de l'Abitibi, ne côtoyant que des hommes engagés qu'elle devait nourrir, et ce qu'ils pouvaient manger ! Cuisiner, laver des planchers de bois brut, laver des draps, faire des lits et nettoyer les camps puants des travailleurs avaient été son lot durant toutes ces années. Il était normal qu'elle se sente au septième ciel à servir des sandwiches, des frites, de la crème glacée des mets si vite préparés qu'elle n'avait jamais l'impression de travailler. Ce qui n'était pas mon cas. Car plutôt que de me réjouir à compter les clients qui entraient, je comptais avec

désespoirs le nombre d'assiettes, de tasses, de cuillères de fourchettes, qu'à cause d'eux j'aurais à laver...

De plus, ma mère était sociable et adorait parler. Mon père et moi ne l'étions pas. Aussi, pendant que je me réfugiais dans un livre, mon père s'esquivait en douce pour faire un petit tour de taverne. Ma mère fermait les yeux, pourvu qu'il n'y demeurât que le temps du petit remontant qui l'amènerait au retour à faire plein de causettes avec les clients.

Pendant ces années du resto-rant, ce fut autour de ma petite grand-mère de venir nous voir, de faire le voyage à l'envers avec un de ses fils et quelques-uns de ses vrais petits enfants. Les routes n'étaient plus de terre et les autos plus confortables pour ses quatre-vingts ans. Cependant, cette fois je n'ai pas vu du tout ma petite grand-mère. Ce voyage s'étant annoncé comme une surprise, ma mère m'avait déjà envoyée passer la semaine chez ma sœur aînée. Ma sœur du portrait à la vitre renflée, qui était

maintenant trop grosse pour s'asseoir sur sa jambe repliée et ne portait plus depuis longtemps de boucle dans ses cheveux. Mais avait déjà fait une dizaine d'enfants. Comme grand-mère potentielle un jour, elle comprenait, sans pourvoir rien y faire, ma déception de manquer ainsi ma dernière chance de me faire connaître par ma grand-mère, non pas uniquement comme l'enfant accroc de ses poudings aux fraises, mais celle qui avait grandi et souhaitait être reconnue comme son authentique petite-fille. Hélas ! c'était raté.

Ces années de jeunesse me parurent interminables. Les quatre portraits sur les murs de ma chambre enfumée essayaient peut-être de me raconter leur vie, je n'écoutais pas. J'essayais vainement d'imaginer mon avenir comme si j'étais moi-même enfermée dans un cadre derrière une vitre renflée et qu'il me serait impossible de jamais m'en évader. J'aurais voulu respirer un autre air que ce petit univers enfumé où je devais toujours sourire aux gens aussi obligatoirement qu'une reine en visite.

Me revenait alors en mémoire ce fabuleux voyage chez ma grand-mère, cet immense espace de liberté perdue de mon enfance et ma découverte de l'amitié. J'aimais me réfugier dans ces souvenirs en feuilletant mon album imaginaire d'images joyeuses de ce voyage pour combler l'ennui du présent, me remémorer l'image vive de cette petite grand-mère, à peine entrevue, qui, tout en ayant été ma grand-mère, ne fut jamais, réellement mienne...

Pendant ces sept années où la lecture fut pour moi la seule fenêtre donnant sur ailleurs il m'était très ardu de trouver des livres. Étant donné qu'il ne se trouvait aucune librairie dans ce village. À peine savais-je que ce genre de commerce existait. Les bibliothèques publiques m'étaient aussi totalement inconnues. Lire, dans ces conditions, devenait un exploit que je ne pouvais accomplir qu'en usant d'astuces pour dégoter dans une ou deux maisons du village quelques livres si dédaignés par leurs propriétaires, qu'ils me les abandonnaient sans se soucier de la date

de retour. C'est ainsi que pour satisfaire ma soif insatiable de lecture je dus me contenter pendant des années de relire et relire les mêmes livres. Aussi, ma distraction principale consistait surtout à observer les gens autour de moi, en somme à lire la réalité. Ce qui n'était pas si mal pour quelqu'une qui allait plus tard devenir écrivain.

Je regardais donc vivre les gens autour de moi comme si leurs aventures étaient de courts romans dont je suivais les rebondissements, curieuse d'en arriver au dénouement. Ce qui n'était jamais long. Jamais long en tout cas comme dans ces sagas à n'en plus finir de nombreux romanciers. Les amours ne duraient guère plus d'une saison, voire même quelques semaines, à moins qu'ils se terminent par un mariage. Alors je n'avais plus à appréhender la suite les divorces étant extrêmement rares dans les années cinquante. Aussi, après avoir assisté à la cérémonie et admiré comme tout le monde la robe de la mariée, je tournais la page pour chercher un nouvel épisode de ces romans fourmillant de personnages sous la couverture de mon village.

C'est ainsi que parmi tous ces personnages bien réels, qui peu à peu réinvestissent leur place dans ma mémoire, m'apparaît en tout premier mon beau cousin Alex. Je dis bien mon beau cousin. Car il était beau. Grand, mince, yeux bleus, cheveux blonds cendrés, qu'il peignait soigneusement devant son miroir après avoir estompé le brillant de son visage avec la houppette de poudre de ses sœurs, et de leur bâton de rouge ajouter un soupçon de couleur sur ses lèvres. Même s'il était le seul homme à ma connaissance qui n'hésitait pas à utiliser les artifices féminins du maquillage pour paraître le plus possible à son avantage, jamais je ne le soupçonnai d'homosexualité. J'ignorais même l'existence de ce mot, donc ce qu'il signifiait. Mais mon beau cousin n'avait et n'eut jamais aucune tendance de ce genre. Au contraire, il était éperdument amoureux d'une fausse veuve pour laquelle sans doute il s'efforçait de paraître à son meilleur pour la conquérir, et ce n'était pas facile. Je dis fausse veuve, parce que mariée à 15 ans avec un coureur de jupons, après avoir dû subir

pendant cinq ans ses infidélités tapageuses, elle était partie vivre seule avec la petite fille issue de ce mauvais mariage. La séparation lui paraissant sacrilège, elle se disait veuve et se refusait toutes aventures amoureuses pour rester fidèle aux exigences de la religion du temps : on se mariait pour la vie, pour le mieux et pour le pire, top là. La couture, qui heureusement pour elle (ou malheureusement, car sur le bord de mourir de faim peut-être aurait-elle enterré ses encombrants scrupules) n'avait aucun secret, lui permettait de vivre et d'oublier le reste. Mon beau cousin voulait l'épouser civilement ou demeurer simplement avec elle, prêt à n'importe quelle solution pour être heureux. Mais même si elle n'avait que 20 ans et toutes ces années vides à combler devant elle, sa belle couturière était convaincue qu'elle devait chasser tout amour qui s'approchait d'elle pour le reste de sa vie, et là-dessus elle ne démordait pas ! Elle allait consacrer sa vie uniquement à sa fille, quitte à être considérée comme la sainte patronne des couturières.

Mon beau cousin mit plusieurs années, s'il y

réussit jamais, à oublier ce grand amour. Il épousa une autre femme. La fausse veuve finit par s'engager comme servante dans un presbytère où le curé, moins catholique qu'elle-même, parvint à la convaincre de demander une annulation de son mariage, ce qu'elle obtint enfin après des années. Mais elle était déjà vieille et mon cousin marié depuis longtemps. Ce fut un roman court. Court comme un premier roman. Avec une fin triste, comme tout roman basé sur la réalité.

Un restaurant de village est un lieu de rassemblement. Les mêmes gens reviennent sans cesse y échanger les dernières nouvelles, ou les mêmes, se raconter les aventures vraies ou inventées de leur vie. Un endroit pour apprendre à connaître la nature humaine, un portrait miniature et animé de l'humanité. Tous les clients réguliers oubliaient ma présence. J'étais une figurante, qui n'en absorbait pas moins toutes les histoires de ce village où tout le monde se connaissait depuis des générations. Ce qui accola à la grisâtre de ces années, où la fumée de cigarette jusque tard le soir faisait larmoyer mes

yeux, une richesse que je mettrais bien des années à reconnaître. Je voyais se tisser, chaque soir avec envie, des relations amoureuses que j'entrevois aussi romanesques que les romans à l'eau de rose que je lisais alors, faute d'une littérature plus nourrissante. J'éprouvais ensuite un chagrin équivalent à voir se défaire ces liaisons précaires. Enfin de ces centaines de visages entrevus derrière lesquels des vies demeurent enfermées dans mes souvenirs la fumée qui les enveloppait peu à peu s'est dissipée pour me laisser une galerie de tableaux derrière la vitre renflée du temps. Galerie où je retrouve et associe, comme le début de ma collection de personnages de romans, les quatre portraits de ma chambre-saloon enfumée. En effet tous les visages entrevus dans le passé ne sont-ils pas autant de portraits encadrés dans ma mémoire.

Mon deuxième roman animé lui dura quelques années. Cette fois c'était ma cousine qui en était le personnage. Elle n'était pas à proprement parler une cliente du resto-rant. Elle était pour moi un havre de paix. Son mari travaillant à l'extérieur elle demeurait seule pendant plusieurs

jours de la semaine. Ma mère, toujours soucieuse des tentations qui pouvaient assaillir les jeunes femmes abandonnées aux solitudes des nuits, m'envoyait dormir avec elle sous le prétexte que ma cousine devait avoir peur de dormir seule. Et je me faisais une joie de rejoindre ces soirs-là ma jeune cousine, de passer la moitié de la nuit à nous raconter les films vus et les histoires lues tout en mangeant des brownies, petits gâteaux qui ravissaient mon palais autant que les histoires de Jemma qui savait si bien raconter. Ces soirs lumineux où j'oubliais le resto-rant. Elle avait dix-neuf ans alors que j'en avais que treize, mais nous n'en étions pas moins amies comme si nous avions eu le même âge. Puis, elle déménagea et je ne la revis plus. Mais j'entendais à son sujet les potins qui alimentent les villages. Jemma abandonnait ses jeunes enfants seuls dans sa maison isolée de campagne en hiver pour aller danser toute la nuit loin de chez elle. Sans se soucier du feu ou d'autres dangers qui auraient pu survenir. Puis, on l'accusa d'avoir pris un amant. Enfin on oublia toutes ces accusations vraies ou fausses pour compatir à sa douleur : son plus

jeune enfant venait d'être fauché par un camion. Cette mort rétablit sa réputation. Du coup Jemma redevint aux yeux des villageois la courageuse jeune fille qui, suite au décès de sa mère, s'était occupée de ses cinq frères plus jeunes qu'elle, de son père, de la ferme et de la maison. Une lourde responsabilité pour une jeune fille alors âgée d'à peine treize ans. Pour moi, encore imperméable aux préjugés des adultes, elle n'avait jamais cessé d'être la jeune femme enjouée, qui m'avait permis d'oublier de temps à autre les senteurs de patates frites et de fumée de cigarettes, grâce aux images de films qu'elle réanimait si habilement dans mon imagination pendant que nous savourions des brownies. J'appris bien plus tard que ces petits gâteaux s'appelaient brownies. À l'époque ils étaient simplement moelleux et absolument délicieux. Peut-être que leur saveur était amplifiée par l'imagination des histoires que nous nous racontions Jemma et moi en les mangeant.

Un restaurant de village est un genre de centre communautaire où tous les désœuvrés s'assemblent le soir pour se raconter leurs minces aventures et qui ensuite passent le reste de la soirée à asticoter la serveuse jusqu'à ce que fatigués eux-mêmes de leurs grossières plaisanteries, ils cèdent la place à de nouveaux polissons qui prennent alors la relève. Dans mon village il y avait deux de ces établissements. Le propriétaire de l'autre restaurant avait lui cinq filles qui s'y relayaient chacune leur tour, échappant ainsi une bonne partie du temps à cette ambiance harassante empreinte de fumée et de propos grossiers. De sorte que chacune pouvait se détendre un peu en dehors de son travail. Pour moi qui étais la seule fille, mes sœurs mariées ayant eu le bonheur de vivre plutôt l'ère des scies, je me devais d'être toujours présente puisqu'il s'agissait d'assurer notre survie, ma mère me répétant sans cesse que *seule* ma jeunesse attirait les clients. Je devais donc jour après jour subir *seule* les insolences, quand ce n'était pas les pires obscénités de plusieurs

clients. Même si parfois ma colère éclatait, son seul effet était de déclencher le rire de ces malotrus.

Heureusement il y avait quelques rares clients que j'avais plaisir à observer et à écouter. On aurait dit qu'eux-mêmes éprouvaient la même délectation à se raconter à moi comme si j'avais été, malgré mon jeune âge et mon parfait silence, une source bienfaisante d'écoute et qu'ils repartaient soulagés du poids de leurs confidences, qu'ils n'auraient pas osé faire à une personne plus loquace. Ainsi il y avait Martin cet amoureux toujours angoissé, qui monologuait longuement devant moi pour trouver le moyen de défâcher sa *blonde* (une fille aussi capricieuse que la rose de Saint-Exupéry) et décidait, seul, qu'il l'amadouerait sans doute avec une tablette de son chocolat ou un paquet de gommes... il l'avait vu mâcher. Je m'amusais ensuite à observer, quand il se ramenait le soir avec elle, si elle avait toujours son nez en l'air, ou si elle mâchait, ou si la tablette de chocolat avait réussi à adoucir son regard. Je cherchais les résultats de l'utilité ou l'inutilité des conseils que je n'avais

pas donnés. Je représentais sans doute pour cet amoureux à l'esprit torturé une confidente invisible. Car bien des années plus tard, après qu'il eut épousé sa rose difficile, au cours d'une rencontre fortuite je rappelai à Martin ses amusants soliloques de jadis. Il se rappelait rien ! J'en conclus que ma jeunesse d'alors représentait pour certains clients un succédané du confessionnal où les confidences demeurent si secrètes, qu'elles finissent, même pour le pénitent, par se dissoudre dans le temps.

Même chose pour Hubert, ce sympathique vieux garçon toujours sur son trente-six. Si soigneux de son visage dont les masques fréquents du barbier entretenaient une peau lisse et brillante de femme. Hubert, avec le même détachement pour ma personne réelle que Martin, m'inondait de sa passion pour l'opéra, passion qu'il était le seul à éprouver dans le village, sans doute même dans toute l'Abitibi ! J'écoutais, plus fascinée par ses doigts secs qui picoraienent comme des becs d'oiseaux ses frites dans leur carton. Il était encore sous l'emprise de l'emballement qui l'avait habité tout l'après-midi en écoutant

l'opéra du samedi à Radio-Canada. Plus qu'écouter, il avait reconstitué chacune des scènes de l'opéra dans sa tête et me les restituait avec une telle précision, que le ténor, la cantatrice et les décors de l'opéra paraissaient par moments envahir tout le restaurant sous l'appel puissant de son délire verbal. En transe, il était encore incapable de se détacher de ce spectacle où son esprit demeurait prisonnier. Alors que moi j'étais bien plus fascinée par ses doigts secs qui continuaient de picorer nerveusement ses frites refroidies.

Par contre, certains clients m'irritaient tellement, que je ne supportais pas même qu'ils m'aiment ! Que leur amour encombrant essaie d'effleurer mon cœur me semblait aussi répréhensible qu'un voleur qui aurait forcé la porte de ma maison. Pour eux, j'étais sans pitié. Pourtant aucun de mes gestes brusques et de mes regards durs parvenait à les convaincre que je n'étais pas leur petite amie ! Je devais subir jours après jour leur regard larmoyant, leur présence aussi irritante qu'une puce dans les oreilles d'un chat. Suffisait parfois d'accepter une course en

auto pour sauver des pas, pour être présentée à la mère comme une fiancée...

Étant la fille la plus accessible aux regards chaque jour, il était évident que d'autres garçons, plus discrets, se considéraient aussi comme mes prétendants imaginaires. Plus orgueilleux, la crainte d'essuyer une rebuffade, ou plus encore d'affronter le regard impitoyable de ma mère, réduisaient l'expression de leurs sentiments à se présenter chaque soir à la même heure dans une tenue ostensiblement très soignée pour me causer d'une façon artificiellement détachée de leurs projets d'avenir, se faisant miroiter comme maris, tentant de m'appâter avec des visions paradisiaques du mariage. Mais trop orgueilleusement effrayés d'un refus pour seulement m'inviter à une sortie avec eux... Il faut dire que ma mère avait pour eux l'apparence d'un véritable Cerbère qui gardait sévèrement l'entrée de mon cœur, proclamant à tout venant que les garçons ne m'intéressaient pas. Et timidement je n'osais pas la contredire, lui dire que j'étais comme toutes les filles de mon âge : les garçons m'intéressaient ! Voyons !

Au premier abord, l'idée de ma mère de nous transformer en restaurateurs ne me déplut pas tant que ça. Je pourrais me gaver chaque jour de ces fameux chocolats, enrobés de noix et enfermant une cerise juteuse, que chaque jour mon amie Angel dégageait délicatement de leur papier doré et dégustait voluptueusement sous mon nez en ignorant mon regard lourd de convoitises. J'imaginai toutes les essences de glaces que je pourrais déguster. Les frites à chacun de mes repas, une vie où la gourmandise régnerait en maîtresse. Aussi le soir de l'ouverture du restaurant mon corps se gavait tellement d'images affriolantes, qu'il demeurerait sourd aux bips bips d'alarme de mon esprit. D'autant plus que notre première cliente prédisait à coup de superlatifs que mon apparence, que je discréditais pourtant sévèrement moi chaque jour dans mon miroir, appâterait sûrement les garçons. Je ne sais à quel point les compliments exagérés de cette femme

contribuèrent à déclencher chez son fils Jean-Christophe âgé de dix-huit ans, un puissant sentiment à mon égard qui allait l'éloigner durant un an de toutes autres distractions que celle d'épier chacun de mes pas (j'en marchais tout de travers) et de m'abreuver chaque soir de chéries et de discours enflammés dont il avait glané les phrases ronflantes au cinéma. Pendant que le regard haineux de son jeune frère me suivait avec la même assiduité, me rendant criminellement responsable de la perte de son compagnon de jeu. D'abord irritée par cette attention encombrante, je finis par m'y habituer assez pour ressentir une pointe de jalousie quand la cousine de Jean-Christophe, par sa seule apparition, effaça irrémédiablement mon image de sa tête. Je compris du coup comment l'amour le plus passionné peut passer rapidement de l'état de flamme à celui de cendres. Il faut dire que la cousine en question avait de quoi chambouler tous les hommes. Normal donc que Jean-Christophe, ce garçon passionné, fut subjugué par les grosses boules (qui noyaient de leur ombre mes petits seins) le teint bronzé, les

grands yeux où brillèrent de mystérieux désirs et la masse de cheveux d'un somptueux blond cuivré qui cascadaient jusqu'à ses fesses où les regards de Jean-Christophe devaient s'attarder avant de remonter admirer le haut front bombé de la cousine où s'enroulaient quelques folles mèches en accroche-cœur. En plus, elle portait le nom mystérieux de Dolowiska. Cela suffisait presque à voir en elle une sorte de princesse russe. Sa voix rauque, sa démarche, tout en elle jusqu'à sa façon de lécher une glace était éminemment sensuel. À la messe le dimanche sa somptueuse chevelure déconcentrait tous les paroissiens de leurs livres de prières. Tandis que ses robes, qui lui descendaient aux chevilles, faisaient jacasser les femmes qui, ignorant cette nouvelle mode de Montréal, colportaient que leur longueur devait servir à dissimuler quelques accrocs à sa beauté comme, par exemple, des jambes en bouleau...

Dolowiska était arrivée un jour de grand vent. *Un vent à décorner les bœufs*, avait-elle dit. Et cette phrase jamais entendue auparavant dans le village allait rester dans ma mémoire liée à

l'image érotique qui me restait de son corps voluptueux. Pourtant elle n'avait rien d'une héroïne de roman. À part son sex-appeal éblouissant, elle n'était que la petite fille d'un grand-père qui se tenait hésitant à la frontière de la mort. Frontière que les femmes du village souhaitaient lui voir franchir au plus vite ! Le village étant petit, le corps et la chevelure si impressionnante de Dolowiska semblaient occuper tout l'espace physique et imaginaire. Jean-Christophe abandonna donc brusquement sa faction sur les bancs du resto-rant pour se mettre à patrouiller autour de sa belle cousine aussi assidûment qu'il l'avait fait pour moi jusque-là. Et son jeune frère cessa de me lancer ses regards assassins. Je le soupçonnai même de ne pas être insensible aux charmes de sa belle cousine. Après tout, il avait vieilli d'un an.

Mais Dolowiska, même si elle admettait ses jeunes cousins dans sa cour, passait plutôt ses soirées et ses nuits avec des admirateurs plus âgés. Le village étant tout l'été plongé dans des fêtes, qu'on appelait champêtres parce qu'elles se déroulaient au dehors aussi bien sous le soleil que

sous la lune, et qu'on y dansait toute la nuit, Dolowiska pouvait, une fois le grand-père bordé et endormi, se mêler aux groupes de jeunes venus de tous les villages des environs pour danser et y faire des choses moins avouables dans les coins moins éclairés de la fête. Les gens disaient que les larges décolletés de Dolowiska incitaient les mains des garçons à y batifoler sans qu'elle y vît là matière à protestation. Mais dans les villages il y a tellement de commérages ! il ne faut pas tout croire, bien que...

La cousine demeura tout l'été. Le grand-père ne se pressait pas pour mourir. Comme s'il ne faisait pas confiance à ce que sa religion lui avait dit qu'il trouverait de l'autre côté. Ce fut un été inquiétant pour les femmes du village, même pour celles qui étaient mariées. Leurs maris avaient encore des yeux. Encore plus pour les célibataires qui, même jolies, ne pouvaient rivaliser avec tout ce que le regard lascif de Dolowiska laissait supposer. Aussi, le décès si pesamment attendu du grand-père arriva comme

un vent libérateur. La belle cousine de Jean-Christophe repartit pour Montréal. Les garçons oublièrent leurs fantasmes passagers pour la voluptueuse Dolo. Et recommencèrent à distinguer les charmes des belles filles de leur entourage. Mais Jean-Christophe ne reprit pas sa faction sur son banc, il partit pour l'université et quand il revint il ne m'adressait plus le moindre regard.

La mort du grand-père de Dolowiska provoqua chez moi comme pour chaque décès antérieur la même angoisse. Dans ce village où tous se connaissaient, le glas tombait comme des larmes de plomb sur chaque maison où on se demandait à chaque fois, comme dans le roman d'Hemingway : *Pour qui sonne le glas ?* On comptait atterré le nombre de tintons. Neuf, c'était un homme qui venait de mourir. Six, c'était une femme. Restait à deviner qui dans le village était le plus malade... ou y avait-il eu un

accident ? Pour moi chacun de ces tintons, tantôt clairs, tantôt sourds, tombait si lourdement sur mon cœur, que je souhaitais à chaque fois de me voir transportée dans une ville si grande, si bruyante, que je n'y entendrais plus jamais sonner le glas ! Du moins je ne saurais plus pour qui il sonne... J'étais à l'âge où la mort nous remplit d'effroi. D'ailleurs, elle allait m'effrayer encore longtemps, même quand j'aurais quitté ce village pour une de ces villes où le bruit étouffait le son du glas. Il y avait toujours un vieux voisin ou une vieille voisine mal en point pour me rappeler la proximité de la mort. Heureusement un jour elle cessa tout à fait de m'effrayer. À force de la côtoyer, je compris enfin qu'elle n'avait pas affaire à moi si je n'avais pas rendez-vous avec elle à cette heure du temps. Comme je ne pourrais rien contre elle, si j'en avais un. J'en arrivai à cette conclusion en réfléchissant sur l'illogisme déconcertant des accidents. Pourquoi ces deux couples de jeunes mariés avaient-ils trouvé la mort ensemble dès la sortie de l'église à la traverse à niveau, exactement au passage du train en retard justement de dix minutes ce jour-

là ? Alors que les deux ivrognes du village multipliaient les accidents et s'en sortaient toujours indemnes ? Pourquoi le petit garçon se trouva-t-il à jouer dans le hangar à la minute précise où une poutre devait lui tomber sur la tête et causer sa mort ? Alors que les autres garçons du village multipliaient chaque jour les jeux dangereux sans conséquences graves ? Et par quel miracle ou indifférence de la mort n'y eut-il jamais personne d'écraser par un train dans mon village ? Ce village, divisé en deux par une immense gare de triage, incitait sans cesse adultes et enfants à braver l'interdiction de passer à travers les trains, (qui assemblaient et désassemblaient leurs rames de wagons jours et nuits) à se glisser soit par-dessus ou par-dessous les wagons qui, immobiles, se mettaient brusquement à reculer ou avancer alors qu'on venait tout juste de s'extirper de dessous... audacieuse imprudence pour s'éviter le grand détour pour aller d'un côté à l'autre du village. Comment expliquer autrement que par l'inconséquence de la mort, ou plus plausiblement que là n'était pas notre rendez-

vous avec la mort, notre survie ? Ce qui m'amène à parler de ces trains qui faisaient de notre village un village si animé l'après-midi à l'heure où les trains s'y croisaient et que la gare s'emplissait de voyageurs et de curieux.

Ce village dont vous devez vous faire une image pour y situer Le resto-rant où je souhaite depuis le début vous faire entrer. Voilà : il y d'abord la gare, peinte en rouge brique comme les wagons, comme tout ce qui a trait aux chemins de fer en ces années. Une très grande gare qui étonne les voyageurs, qui n'ont vu défiler jusque-là que de très petites gares entre Québec et mon village lointain. Une gare avec deux salles d'attente, une grande pour les hommes et une plus étroite pour les femmes. Les femmes peuvent demeurer en toute immunité à attendre dans la salle des hommes, mais aucun homme n'est toléré plus d'une minute dans la salle des femmes sans essuyer les sarcasmes des femmes présentes. Ce qui le force à regagner rapidement son enclos. On ne sait d'où vient, ni qui a établi cette règle immuable, toujours respectée. Derrière l'espace du guichet aux

billets, réservé au chef de gare et au télégraphiste, une étroite pièce appartient uniquement aux serre-freins, aux chauffeurs, aux mécaniciens et aux conducteurs qui viennent y prendre leurs ordres de marche en se disputant bruyamment avec le chef de gare et le télégraphiste, duquel ils sont inconsciemment jaloux de ce que ces derniers travaillent au chaud, plutôt qu'au froid et à la pluie comme eux. Ces différentes grandes ou petites salles, avec chacune leur salle de toilettes, occupent la moitié de la gare, l'autre moitié fait place au restaurant de la gare avec son long comptoir. Les voyageurs viennent s'y régaler entre deux trains. Madame Ricard, la gérante, veille à ce que les menus soient toujours à la hauteur de la réputation gastronomique des compagnies de chemins de fer. Tout comme elle veille, avec la même prestance qu'une madame de maison close, mais pour des raisons contraires, sur ses serveuses susceptibles de succomber aux avances d'une vingtaine de jeunes cheminots, célibataires ou non, qui occupent les nombreuses chambres du deuxième étage de la gare. Car chaque automne et chaque printemps arrivent de

Montréal ou de Québec une vingtaine de jeunes gens qui viennent faire l'apprentissage de leur métier. Ce qui suscite chaque fois un joyeux branle-bas dans le cœur des filles du village. Et une colère froide dans celui des garçons du village qui voient, dans cet envahissement de leur territoire de chasse tripler leur difficulté de se trouver une blonde. Le jour, à l'heure des trains, on peut voir circuler à travers la foule des voyageurs et des curieux, le manchot qui pousse fièrement de son seul bras la charrette remplie des énormes sacs de courrier et les wagonniers, qui ont davantage l'air de jouer avec leur crochet, que de tester sérieusement les roues.

Derrière la gare passe la route nationale et sur la droite de cette route (la gauche étant, après les quatre maisons rouges des cadres du Canadien National entièrement, envahie par la gare de triage des trains) défilent les constructions qui constituent cette partie sud du village : un petit hôtel où les clients se font si rares que le propriétaire y a annexé un magasin général pour

survivre, suit le restaurant concurrent du nôtre, le bureau de poste où les villageois accolés contre les murs s'observent méticuleusement, pour passer le temps, en attendant que le manchot y apporte les sacs de courrier après l'arrivée du train, et que le maître de poste ouvre enfin son guichet. On sait jamais on pourrait avoir une lettre ! Se dresse ensuite sur un monticule la haute tour du réservoir d'eau et dépassé la gare celle de la chute à charbon démontrant clairement, qu'il s'agit bien ici d'un village ferroviaire. Suivent un peu en contrebas un autre magasin général et une suite de maisons jusqu'au lac que longe un long trottoir de bois qui s'arrête devant l'école située à côté de l'église et de son somptueux presbytère. Devant l'école, une rue transversale, après le passage à niveau, conduit à la partie nord du village. Dans cette rue transversale, on aperçoit l'auberge où mon père va prendre ses petits remontants et un magasin général. Au nord, une rue remonte, en parallèle à celle du côté sud, avec sa file de maisons, des deux côtés cette fois, jusqu'à l'usine de réparations des locomotives où les wagonniers et

les journaliers paraissent paresser tout le jour. C'est l'endroit où il est interdit de passer pour rejoindre plus directement le côté sud du village, interdiction que personne ne respecte, comme je l'ai dit. Il y a bien encore un ou deux bouts de rue éparpillés ici et là, mais vaut mieux les oublier tant ils paraissent insignifiants avec leurs quelques maisons. L'important est que le restaurant est situé juste au centre de cette rue nord. Donc trop isolé des habitants du côté sud pour qu'ils songent à le fréquenter. D'autant plus que, comme dans tout village séparé par un obstacle naturel, ou comme nous par une gare de triage, se développe une sorte de snobisme. Les habitants d'un côté se croyant dotés d'une plus grande notoriété rattachée au seul fait de vivre de ce côté. Dans mon village c'était les habitants du côté sud qui s'appropriaient ce prestige. Bien sûr, mon père aurait pu construire son restaurant selon la mode des commerçants d'aujourd'hui -, juste à côté de celui du côté sud. Ce côté étant, à cause de la gare et de la route nationale, beaucoup plus animé. Mais il considérait cette façon de faire déloyale.

À cause du surpoids de moralité de mon père, nous allions devoir végéter pendant sept longues années dans un restaurant la plupart du temps ignoré de la clientèle mouvante des employés du chemin de fer. Mon père avait beau déployer son imagination pour transformer le resto-rant tantôt en salle de danse, tantôt en salle de quilles miniatures ou en salle de billard, y ajouter à l'occasion une table de ping-pong, toutes ces transformations n'arrivèrent jamais à rendre rentable ce commerce qui ne pouvait pas l'être vu sa situation et la faible population du village. J'en suis venue à me demander après des années à ruminer ma rancœur pour cette partie de ma vie si ce restaurant n'avait pas existé juste pour me permettre à moi, destinée à devenir écrivain, d'y approfondir les comportements humains. Tant la seule chose positive que j'en ai retirée est une plus grande connaissance des hommes et des femmes. Pour terminer ma description, je dois ajouter que le village était couronné par deux lacs jumeaux où reposaient trois petites îles de roc et de verdure. Les jours d'été sans vent les îles et la frange verte des rives se doublaient dans leurs

miroirs de chaque côté de la longue ligne des rails qui séparait leurs eaux. Les soirs de pleine lune un sentier de lumière se traçait sur leurs eaux noires comme pour y faire courir nos rêves. D'autres nuits se déroulaient dans le ciel les splendides spectacles gratuits des aurores boréales. Mais depuis l'existence du resto-rant je n'avais plus le loisir d'admirer longuement la valse des couleurs. C'est à peine si je me rendais compte de leur passage. Plus présente était pour moi la vision oppressante du village enseveli sous la neige. Si blanche, trop blanche. Nous y étions abandonnés au froid, à cette blancheur lugubre qui s'étendait à l'infini pour nous isoler du reste du monde. Les aurores boréales dansaient dans le ciel, mais il faisait trop froid pour attirer des spectateurs. C'est alors que nous avons bien envie de faire nôtre cette exclamation rabâchée à tout moment par un cheminot de passage : *on serait bien mieux mort !*

Je mis à peine quelques mois à trouver que le chocolat perdait vite son attrait quand on pouvait en manger à volonté. Alors que mon ancienne liberté recouvrait l'attrait qu'exerçait auparavant sur moi le chocolat. Tandis que les filles de mon âge participaient à toutes les fêtes, allaient danser, je demeurais claustrée dans ce restaurant enfumé à servir frites et boissons gazeuses à des clients qui n'avaient même pas la décence de me laisser le plus petit pourboire, sous prétexte qu'ils me connaissaient trop. Comme si cela avait à voir...

Mais je reviens au cœur de cet hiver *où nous serions bien mieux morts*, au cœur de ce village entre les quatre murs de ce restaurant isolé à attendre désespérément des clients. Mais qui osera braver le froid pour un cornet de frites (même si ce sont les meilleures frites du monde) ou même seulement entrer se réchauffer un moment avant de poursuivre sa marche vers le

restaurant concurrent, qui continue lui d'attirer chaque soir sa flopée de clients assidus. Pendant que nous nous morfondons à deviner comment nous parviendrons à payer la facture d'électricité à la fin du mois. Vaut mieux placer la pancarte *fermé* tout de suite, car il ne viendra plus personne à cette heure. Sauf qu'arrivent mes deux joyeux copains qui ont bravé le froid et la neige pour venir me divertir. Yves distribue le lait le matin, le soir il s'amuse. Son ami Vincent est le fils du marchand le plus prospère et le plus ivrogne du village. Actuellement Vincent craint l'hérédité et ne boit que des coca-cola... mais en quantité ! Jusqu'à ce qu'il se laissera convaincre par une amoureuse frivole de braver la loi de l'hérédité et devienne la copie exacte de son alcoolique de père. Mais pour le moment, Vincent, comme Yves, est un compagnon amusant et imaginatif. Aussitôt qu'ils sont là, la folie s'empare de nous trois. Les tables se transforment en estrades où nous improvisons des publicités absurdes pour attirer des clients invisibles. C'est à qui inventerait le discours le plus délirant. Ma mère convaincue qu'aucun

client ne se présentera par ce froid nous abandonne à nos folies. Nous ouvrons et refermons le restaurant aux cinq minutes en éteignant ou rallumant les lumières. Nous tentons de faire un saut dans l'avenir pour nous moquer des invraisemblables prédictions des journaux, de la mode des mini-jupes pour 1980, des voyages à la lune qui tiennent encore pour nous de la science-fiction. Joyeux et perdus dans notre ignorance des fabuleuses inventions futures : les satellites, les téléphones cellulaires, les ordinateurs et l'internet qui nous auraient permis alors de nous évader virtuellement de ce restaurant pris dans le froid du Nord.

Nous n'étions que trois lurons qui se défoulaient de l'hiver, de la solitude glacée de l'Abitibi. Nous avons à peine rallumé la lumière une dixième fois, qu'arrivait la voisine d'à côté avec sa fringale de frites et de pepsi. Elle n'a pas eu peur du froid vu qu'elle habite tout près..

Heureusement que vous êtes encore ouvert ! s'exclame-t-elle.

Nous pouffions de rire en pensant que la

minute précédente elle aurait trouvé le restaurant fermé. La tête comme une valise pleine de confidences, elle les déballe une à une, tout en aspirant son pepsi avec une paille pour étirer le temps. Elle parle, parle, parle à ma mère, elles sont du même âge. Elles ont vécu la même tranche de vie, ont les mêmes souvenirs. Son arrivée chasse mes copains fous. Je reste seule à écouter d'une oreille distraite leur bavardage, heureuse de pouvoir lire sans les reproches de ma mère, qui soutient que la lecture va me rendre folle. Quand même se mêlent aux mots que je lis des bribes de leurs phrases et j'imagine bientôt cette femme ensevelie sous une tonne de pots de confitures, de cornichons, de conserves de toutes sortes. Il semble qu'elle en fabrique comme si une catastrophe devait s'abattre sur le monde et que grâce à ses confitures, ses légumes et ses viandes en pots, sa famille sera la seule capable de survivre à la famine. Trop d'imagination pour les catastrophes et pas assez pour les prénoms. Les noms de ses enfants commencent tous par la même lettre : Maurice Marc Marcel. Martin... ses deux filles : Mariette et Marthe... Je rabaisse un

moment mon livre, captivée par sa bouche qui se contorsionne d'une façon fascinante autour de la paille. Volubile elle parle de ses garçons dont elle déballe les qualités à ma mère, en espérant que j'en capte quelques bribes... Je les connais. Il y a celui qui est toujours figé dans une posture immuable contre le jux-box. L'autre qui pratique un humour plutôt acide et un discours peu délicat. Et celui qui est convaincu qu'il fait rêver toutes les filles... sauf moi, Mais trop jeune je ne compte pas. Pour ce qui est du dernier, à dix ans il n'a pas encore un caractère bien défini. Impossible de savoir quel comportement de ses frères il adoptera. Quant aux deux filles, Marthe est encore jeune et Mariette... eh bien ! elle se tient avec Angèle... Enfin ses enfants sont tous différents, mais seront tous d'accord au décès de leur mère de flanquer tous ses pots de conserves à la poubelle

Cette femme est déjà très vieille. À cinquante ans dans les années cinquante les femmes paraissent déjà vieilles. Son mari, dans la

soixantaine, est un vieillard, qui demeure tout l'été assis sur sa galerie à fumer sa pipe en ressassant ses déboires avec l'impôt. Le gouvernement, comme aujourd'hui, allant plutôt à la chasse des minces erreurs des petits commerçants, que des grosses fraudes des millionnaires. Étant donné qu'il est plus facile de chasser la tortue que le renard. Mais laissons-le sur la galerie avec sa pipe et ses problèmes. Il n'intéresse plus beaucoup cette vieille femme occupée à raconter sa journée à ma mère qui l'écoute avec l'attention d'un curé au confessionnal. Je l'oublie pour une image plus fraîche, sans rides : la jeune femme qui venait danser quand le restaurant se transformait en salle de danse le samedi soir. Son mari travaillait dans la forêt et était absent tout l'hiver. Elle arrivait le soir de son petit village avec ses quatre enfants, dont une très jolie adolescente au regard mélancolique, qui avait rendu follement amoureux le fils d'un prospecteur à l'été. Serait-ce cette adolescente, devenue femme, que je revis plus tard dans une villa au bord de la mer à Miami ? Elle venait de ce même petit village de

L'Abitibi et avait épousé un riche industriel... c'était peut-être elle, jolie comme elle était. L'histoire abitibienne de Cendrillon. À l'époque la mère, assez jolie elle-même, ne semblait pas trop s'ennuyer de son mari. Après avoir dansé toute la soirée, puis disparu dans la nuit, elle réapparaissait le dimanche matin tout épanouie pour déjeuner avec son homme de passage. Qu'est-ce qui la comblait à ce point me demandais-je avec l'innocence de mes quinze ans. Et était-ce aussi cela qui rendait les yeux de sa fille si tristes. Au retour du mari en avril, elle redevenait la petite femme fidèle à son mari, comme on échange son manteau d'hiver pour un manteau de printemps. Je n'avais pas d'opinion, n'étant pas concernée je me contentais d'observer... Pourtant d'autres situations me révoltaient absolument. La mansuétude de ma mère, par exemple, à l'égard des travailleurs qui venaient manger leur propre lunch sur les tables du resto-rant le midi, se contentant d'acheter un coca-cola pour compenser. Pour ces trois sous de profit je devais par la suite nettoyer toutes leurs tables... ma colère bouillonnait chaque fois sans

réussir à troubler le moindrement l'indulgence de ma mère à leur égard... Ma mère, pas si charitable que ça pourtant, me disais-je, puisque qu'elle repoussait sans rien lui acheter le père Lamort et son panier de tomates, lui qui était le seul à réussir à faire pousser des tomates en Abitibi à force de les bichonner... Faut dire que l'homme, sa lenteur associée à ce patronyme qu'on lui accolait, avait de quoi réveiller des superstitions... ces tomates étaient peut-être empoisonnées ?

Ces soirées où les gens dansaient, où personne encore n'avait eu vent des dangers de la cigarette, ces soirées où les poumons ignoraient la menace du cancer, et les oreilles celle de la surdité, se déroulaient dans la fumée et les musiques fortes. Je nageais, pour ainsi dire, entre les danses, dans une brume grise d'une table à l'autre pour servir les clients affamés par l'exercice. On m'arrêtait au passage pour solliciter une danse. Mais je n'étais pas disponible, occupée à servir. C'est

ainsi que je ne devins pas la femme de Manuel, ce jeune cheminot, qui en m'enlaçant au passage proclamait que la fille qui danserait avec lui ce soir-là deviendrait la femme de sa vie. Pressée d'atteindre la table voisine, je lui indiquai une copine dans un coin qui attendait justement qu'on l'invite. Et Manuel tint parole. Je pus suivre par la suite le cours de leur amour qui dure sans doute encore. Je manquai ainsi des invitations à l'amour. Parfois je les regrettai, mais le plus souvent, comme pour Manuel, je me contentai de regarder les autres filles se repaître de ces amours manqués. Il y avait tant d'histoires d'amour dans ce petit village et elles semblaient toutes prendre leur source au resto-rant, fréquenté autant par les filles que par les garçons à cause des repas servis, et de la danse bien sûr. Contrairement à l'autre restaurant où on ne retrouvait que des tables de billard, sports encore réservés aux hommes, les femmes n'y entraient qu'un moment pour acheter des journaux.

Les amours naissaient éclataient comme des feux d'artifice et s'éteignaient comme eux, en laissant leur trace de tristesse flotter sur mon

cœur malheureux de voir se terminer ces aventures que j'avais suivies avec une telle confiance. Je participais à la joie des couples naissants, je les écoutais babiller en m'approchant des tables, se chantonner des mots doux, je croyais en la durée de leur bonheur, plus qu'eux-mêmes, et quand je voyais se dissoudre leurs rêves j'en éprouvais du chagrin. Cela me faisait désespérer de trouver moi-même un jour un amour solide. Quand je voyais un jeune et bel étranger entrer pour la première fois dans le resto-rant, je me demandais à chaque fois si c'était pour moi enfin que battait son cœur. Hélas ! il y avait toujours une fille plus vieille que moi qui allait s'emparer de ce nouveau cœur. Comme je déplorais alors mon jeune âge ! Il y avait alors dans le jux-box une chanson qui s'intitulait : *trop jeune pour aimer* qui m'allait parfaitement. Il y avait comme cela des chansons que je faisais miennes ou que j'adaptais aux couples que je connaissais. À l'un de ces couples éphémères j'avais accolé la chanson dont les paroles disaient à peu près : *tu dis que tu m'aimes... bien plus que moi je t'aime... Qui*

sait ? *Qui sait ? Qui sait ?* À un autre couple la chanson qui leur allait : *Jalousie* de Luis Mariano. Et à un couple très discret : *tout est silence... on entendrait... une mouche voler...* Il y avait alors tant de chansons aux paroles qui me faisaient rêver comme : *quand nous jouions à la marelle... cerisiers roses et pommiers blancs... j'ai cru mourir d'amour pour elle... un soir... en l'embrassant...* ou les paroles de la chanson que m'avait rapporté de Montréal le beau Marcel de la voisine. J'avais aussitôt acheté et placé le disque dans le jux-box , tant je le trouvais adapté à mon village : *Si tu viens danser dans mon village... je ferai chanter tous les oiseaux... je dirai ton nom aux fiers nuages... et le soleil sur les toits... fera des merveilles pour toi... viens danser... viens danser...* Ces chansons me semblaient alors si romantiques. Et quand la voix d'Edith Piaf sortait du jux-box et entonnait *la vie en rose*, tous les amoureux avaient l'impression que cette chanson exprimait leurs propres émotions et ils la faisaient jouer et rejouer. Mais moi j'aimais surtout la musique de jazz de Louis Armstrong qui me faisait planer. J'avais placé

plusieurs de ses disques dans le jux-box pour tenter de combattre l'engouement des clients pour la musique westerns, qui m'horripilait autant que la chanson : *à qui le p'tit cœur après neuf heures ?* que les garçons faisaient jouer à répétitions justement pour m'irriter, et que ma mère m'interdisait de retirer parce qu'elle était la chanson la plus rentable...

Parfois il m'arrivait de repenser à Doloswiska repartie à Montréal. Je me rappelais que plusieurs années auparavant, ses parents s'étant séparés, sa mère était venue avec elle habiter chez le grand-père alors en bonne santé. Le temps de se trouver un nouveau conjoint sans doute. Dolo fréquenta pendant un an ou deux la même école que moi, forcément il n'y en avait qu'une. Elle avait à dix ans, et déjà sa fabuleuse chevelure, son teint doré. En plus de ses ravissantes robes de soie moirée de toutes les couleurs qui la faisaient ressembler à une princesse au milieu des autres élèves,

obligées, elles, de porter le sombre costume réglementaire. Dolo n'avait pas à se soumettre à la règle qui forçait les autres élèves à observer le port du costume. Elle était de passage, prétendaient les sœurs, même si la présence de Dolo dura deux ans. Deux ans au cours desquels elle était la vedette de toutes les pièces de théâtre que montaient les sœurs. Premier rôle qui lui allait naturellement, comme si les pièces avaient été choisies, non pour leur intérêt, mais dans le seul but d'étaler sa beauté, ses luxueuses robes et la cascade d'or de ses cheveux. J'appréciais dans ces moments de réminiscence, son absence. Et je me consolais de mon image en imaginant Dolo dans dix ans, grosse, comme elle allait sûrement, me disais-je, le devenir vu ses formes déjà rondelettes. C'est sans doute ce qu'on appelle de la jalousie, mais cela me permettait de chasser son image obsédante en l'imaginant laide avec une cascade de cheveux gris...

Les femmes dont je surveillais les amours n'avaient elles pour aura que l'avantage de leur âge et je pouvais facilement m'identifier à elles en me projetant dans mes futurs dix-huit ans. Mais comme je trouvais le temps lent à les rejoindre. J'avais, me semblait-il, à pas de tortue vers cet âge d'or où l'amour est à cueillir. Ma cousine ne me facilitait pas les choses avec sa confiance inébranlable en la beauté qu'elle croyait avoir. Elle n'avait pas connu Dolowiska. Elle pouvait se comparer uniquement à l'image qu'elle apercevait dans son miroir. Et elle adorait cette image. Nous rêvions côte à côte à notre avenir quand elle venait passer les week-ends avec moi attirée par les chocolats et les gâteaux Vachon que ma mère lui offrait de manger à volonté, attirée aussi par ce nid de garçons où elle pouvait aiguïser ses premiers charmes. Nous avions établi un code pour désigner chacun des garçons en leur attribuant un nom d'animal qui correspondait, selon nous, à leur allure : le cheval, la tortue, le lièvre, tous les animaux y trouvaient leur pendant. Avec quel acharnement nous tentions de percer le mur de l'avenir. Ce

mur qui nous demeurait opaque, encerclant le village comme une barrière infranchissable de laquelle je ne pourrais jamais m'échapper. Derrière il y avait le monde après lequel je soupirais en vain. Est-ce que toute ma vie se passerait à regarder des personnages entrer et sortir du resto-rant comme dans une pièce de théâtre où je demeurerais à jamais spectatrice ?

Certain soir le spectacle se résumait à un seul personnage comme dans le cas de la femme aux confitures ou de cette autre qui, contrairement à la première, entrait en scène au début de la soirée plutôt qu'à la fin. C'était une grosse femme joyeuse qui ne parlait jamais de pots de confiture mais constamment des huit enfants du veuf qu'elle avait épousé. Elle adorait ces enfants comme s'ils avaient été les siens. Sans se rendre compte que ces derniers la dénigraient continuellement. Cela jusqu'à la petite dernière qu'elle affectionnait particulièrement, qu'elle invitait chaque soir à partager avec elle sa fringale de crème glacée, sans lire sur le visage de la petite la répugnance éprouvée envers elle qui s'efforçait pourtant avec une telle

bienveillance de combler le vide laissé par la mère décédée. Son subconscient se rendit-il compte, lui, de sa lutte inutile pour conquérir le cœur de ces enfants ingrats ou était-ce la crème glacée ou les deux combinés qui eurent raison de son foie... les opérations pour la vésicule biliaire n'étant pas encore à point elle succomba aux suites de son opération. Devant cette mort je m'inquiétai immédiatement pour l'autre énorme femme qui venait chaque semaine déguster, elle, sa *brique* de crème glacée ! (une livre) Elle me faisait séparer la *brique* en deux parts, en garder une part dans la glacière pendant qu'elle dégustait la première. Ensuite je la regardais engloutir le reste en me demandant quand j'irais à ses funérailles...

Me revient le visage d'un homme qui me rendait particulièrement mal à l'aise, dès que je le voyais venir avec ses enfants, chaque dimanche, tous avaient un œil qui disait à droite et l'autre à

gauche ! Très ardu de savoir quelle tablette de chocolat ou quel paquet de cigarettes le père me désignait avec ces yeux-là... Embarrassée, j'essayais différents stratagèmes pour me tirer de cette situation incongrue sans blesser cet homme déjà bien mal pourvu. Le plus efficace était de le refiler à ma mère ! qui semblait se débrouiller plus facilement que moi avec ces regards problématiques

Le dimanche, à la sortie de la messe, il semblait que les gens étaient tous pris d'une fringale de cigarettes, de chocolat ou de crème glacée. Ma mère mon père et moi nous décarcassions à servir le plus rapidement possible tous ces personnages sortis du désert de la semaine. Chacun jouait des coudes pour atteindre le comptoir en premier. À part les Cinq : la mère, la fille et les trois garçons. Tous vêtus de noir, ils attendaient timidement à la porte que tout le monde soit sorti. Un des garçons entraît alors et commandait cinq cornets de crème glacée. Les autres restaient à l'extérieur. Cette famille

m'intriguait par la distance qu'ils maintenaient avec le reste de la population. Je me demandais pour quelle raison ils se tenaient ainsi toujours à l'écart. Ils avaient emménagé, sans que personne ne puisse préciser quand, dans une ferme retirée du village. Leurs silhouettes noires comme des ombres silencieuses passaient de temps à autre au magasin général pour y faire provision de nourriture ou dans le restaurant vide pour leur crème glacée du dimanche. Ils circulaient toujours sur la voie ferrée, empruntant rarement les trottoirs ou la route, comme s'ils s'en sentaient indignes. Leur solitude me faisait mal. Aujourd'hui je les aurais pris pour des Extraterrestres, mais les Extraterrestres n'étaient pas à la mode dans les années cinquante. De cette famille très pauvre, celle qui m'intriguait davantage était la fille qui devait avoir à peu près mon âge. Sa pâleur, ses cheveux blonds, ses yeux bleus contrastaient avec les crinières et les yeux sombres de ses frères et de sa mère. Sa mère dont le criard fard à joues rendait la forme exacte de la houppette utilisée pour l'appliquer. Un vieux renard aux yeux vitreux autour du cou, même en

été, finissait de faire ressembler cette femme à une sorcière. La fille, elle, aurait pu être jolie avec ses traits fins et ses yeux bleus si l'acné n'avait pas barbouillé son teint. J'éprouvais pour elle de la compassion depuis que je l'avais surprise à la gare du village à s'informer du coût d'un voyage dans l'Ouest canadien... J'en avais déduit qu'elle avait de l'imagination et pouvait rêver... La première chose qu'on sut, les Cinq n'étaient plus là, disparus, comme des Extraterrestres...

Comme dans tout village, il y avait comme ça des exclus pour des raisons obscures, psychologiques peut-être. Par exemple toute la famille du croque-mort, et elle comptait vingt et un enfants, était considérée avec dédain. Comme si s'approcher de leurs membres était s'approcher de la mort. Sans se l'expliquer, tous évitaient leur contact. Leur départ du village réhabilita plus tard leur réputation. Ne faisant plus partie du village, le père ayant changé de métier, tous pouvaient maintenant être appréciés sans danger de mort.

Le resto-rant avait la réputation de servir les meilleures frites qui soient. Réputation bien méritée, car ma mère, avide de travailler, ne répugnait pas à changer l'huile de la friture aussi souvent qu'il fallait. Le secret des frites légères étant de ne jamais laisser l'huile vieillir. Pour faire des frites il fallait, bien sûr, peler et couper les pommes de terre, les faire tremper dans l'eau froide pour les empêcher de noircir en attendant la cuisson. Il fallait surtout emboîter leurs contenants de carton qui arrivaient non assemblés. Travail monotone et ennuyeux pour moi. À moins que certains clients m'accompagnent pour une compétition de vitesse. Alors nos doigts s'activaient avec une telle célérité que les piles de petites caissettes de cartons s'élevaient rapidement autour de nous. Ces bons samaritains m'aidaient à transformer cette tâche en fête et éclats de rire.

En face du resto-rant habitait la commère du village. Il en fallait une dans le village pour répandre les nouvelles, car la télévision n'avait pas encore pris la relève. Sa vieille maison, était recouverte de stucco, qui servait alors uniquement à dissimuler la décrépitude des bâtiments. Aussi éprouvais-je toute une surprise plus tard de voir qu'on en revêtait des maisons neuves. La commère avait trois enfants, deux garçons et une fille. Le plus âgé des garçons allait devenir un peintre connu. Pour le moment il s'essayait seulement à peindre mon profil en me morigénant parce que je n'arrivais pas à réprimer mon fou rire. C'était un garçon poli qu'on aurait dit s'être trompé de famille. Car le deuxième garçon était lui un adolescent libidineux qui cultivait un langage extrêmement cru. Un jour, il y eut une épidémie de poliomyélite et leur sœur attrapa la maladie. Toute la famille se transporta à Montréal pour la faire soigner. C'est là qu'on

s'aperçut qu'il n'y avait pas besoin d'une commère pour colporter, grossir et déformer les nouvelles. Nous savions tout aussi bien le faire. Très vite se répandit la rumeur que la petite fille était décédée, son corps allait arriver par le prochain train... Dans les écoles, les enfants se mirent à prier pour sa petite âme. Le maire du village fit ouvrir la salle du collège, qui servait habituellement de salon mortuaire, pour accueillir la dépouille. Tout le monde se rendit à la gare attendre le train et l'arrivée du corps...

Et c'est devant toutes ces mines patibulaires que descendirent du train : la mère, le père, les deux garçons... et la petite fille toute pétillante de santé. Il fallut vite s'empresse d'effacer les traces de ce canular embarrassant.

Il fallait bien peu de choses pour bouleverser un village aussi paisible que le nôtre. Un

étranger, comme un personnage surgissant dans une pièce de théâtre où il n'a pas de rôle attitré chambarde la pièce, chamboula un jour notre façon de penser. Il était reconnu de nous, jusqu'à l'arrivée de ce peintre en bâtiment venu repeindre la gare, que le village ne comptait que d'honnêtes citoyens. De cela nous aurions pu jurer. Mais le peintre en question allait tout changer avec ses doigts agiles, son sourire ineffaçable et son jeu de cartes. Il se présenta d'abord comme magicien, amusant nos clients en leur faisant choisir des cartes qu'il retrouvait ensuite dans le paquet. Puis tranquillement, il glissa vers le poker où s'ajoutèrent ensuite des paris que les premiers clients gagnaient à tout coup, puis il sembla que la chance tournait et que le magicien de plus en plus l'emportait. Mais c'en était fait pour ceux qui avaient eu le temps de contracter la maladie du jeu. Ma mère, ne voulant pas que ses clients deviennent les proies du peintre au sourire éblouissant, fermait le resto-rant avant qu'il n'arrive, ce qui n'empêchait pas l'étranger de continuer à lancer ses dés sur le trottoir à la lueur de l'enseigne lumineuse jusque tard dans la nuit.

Un client, particulièrement vulnérable, un soir s'empara de la caisse de l'établissement où il travaillait pour parier, certain qu'il gagnerait et pourrait remettre l'argent dans la caisse avant que son patron puisse constater la substitution. Bien entendu, il perdit au jeu. Et perdit non seulement son emploi, mais aussi sa réputation. C'était surprenant de constater avec quelle vitesse une réputation peut se renverser et transformer un homme honnête, en un personnage si suspect, que plus personne ne lui fait la moindre confiance. Le hobby de cet homme était de réparer les montres. Aussi, tous ceux qui lui avaient confié leur montre s'empressèrent de la lui réclamer. Il n'eut d'autre choix que de quitter ce village maintenant rempli de regards de suspicion à son égard. Le magicien, lui, disparut comme il était venu et tout le monde oublia cette malencontreuse aventure. Bien que moi, à chaque fois que je regardais l'heure à ma montre, je me reprochais de l'avoir réclamer aussi rapidement que tous les autres.

Dans l'attente du rush d'après le cinéma les samedis soirs, il m'arrivait en été de m'asseoir dans les marches du resto-rant à la lueur pâle de l'enseigne pour écouter le silence des étoiles, me demandant qui, quelque part dans le monde, fixait au même instant, la même étoile que moi. Devant l'immensité du ciel et son débordement d'étoiles, une espèce d'état euphorique m'envahissait. Je laissais courir sur moi la brise chaude qui faisait bruissier les feuilles des peupliers au long de la rue. Je respirais l'air pur de la nuit, je rêvais de mon avenir loin de ce petit village où ne s'entendait à cette heure que le bruit discontinu des talons des femmes sur les trottoirs de bois. C'était des petits instants inexplicables de joie tombés du ciel lourd d'étoiles. Ces étoiles tellement brillantes dans la noirceur de mon village.

Un étranger s'il était beau devenait tout de suite un Survenant dans mon village. Il pouvait même être sourd-muet que ça n'enlevait rien à son charme. Notre Survenant portait une chemise à carreaux et venait, naturellement, on ne savait d'où. Il allait sans doute, comme le Survenant de Germaine Guèvremont, repartir en laissant des cœurs éplorés. En attendant, toutes les femmes, comme il s'était agi pour les hommes avec Dolowiska et sa chevelure, tombèrent un peu amoureuses de lui. Et toutes les chemises à carreaux leur paraissaient désormais sexées. Même s'il ne parlait pas, peut-être même à cause de cela, il arrivait à séduire. Viviane semblait être sa préférée. Étrangement elle ressemblait un peu à l'héroïne du roman de Germaine Guévremont : pas infirme, mais pas très belle, la plus négligée jusquelà par les hommes. Chacun des gestes de notre Survenant, chaque mouvement de ses lèvres pour se faire comprendre dégageait un charme fou. Ce n'était pas de ses cheveux, comme pour Dolowiska, que suintait ce mystérieux sex-appeal, mais de sa façon de parler ou plutôt de ne pas parler. Il dessinait les mots avec ses lèvres

sans émettre le moindre son... et c'était comme si on lisait les ombres de ses paroles. Il était devenu sourd-muet, racontait-il, à cinq ans à la suite d'un choc : la vision de l'incendie de la maison qui anéantissait toute sa famille, le laissant orphelin. Chacun de nous essayait d'imaginer un autre choc qui puisse lui rendre les sons audibles. N'empêche qu'avec ses paroles d'ombre il fit tout l'hiver le bonheur de Viviane, la délaissée, qui l'hébergeait. Sa vue animait le village et l'espoir des filles sans amoureux, même s'il paraissait pour le moment indisponible. Il n'allait pas, se disaient-elles, s'attacher longuement à cette fille à laquelle jusque là, aucun homme ne s'était intéressé. En effet, il la quitta au printemps. Mais il quitta le village aussi. Viviane, grâce à l'attention que lui avait portée ce Survenant improvisé, acquit soudain assez de charme pour s'attirer un homme, peut-être moins romantique, mais beaucoup plus stable.

Le resto-rant était comme une scène sur laquelle des personnages éparpillés venaient chacun leur tour jouer un court rôle. Le décor du restaurant lui-même changeait avec les personnages et les saisons. Transformé en piste de danse durant toute une année, il devenait pendant une autre, une salle de jeux avec son allée de quilles miniature, sa table de ping-pong et sa table de billard où même les filles avaient le droit de s'essayer à jouer... sous le regard angoissé de mon père qui craignait pour son tapis. J'étais, il va sans dire, le personnage principal puisque j'étais de toutes les scènes. Parfois en simple serveuse, en confidente silencieuse, en championne de ping-pong ou en partenaire au billard pour remplacer dans une équipe un joueur manquant. Comme championne de ping-pong je n'avais pas de mérite. Car ayant dû enseigner le jeu à tout le monde mon art demeurerait stable puisqu'il n'y avait pas de joueurs plus compétents que moi pour me faire évoluer. Sauf s'il se présentait, parmi le nouveau flot de jeunes cheminots de l'automne ou du printemps, un vrai champion, alors j'éprouvais un

plaisir fou à me mesurer à un joueur plus expert que moi. Ayant pour une fois l'impression de devoir déployer toute mon énergie et d'avoir, tout en perdant le *match*, gagné au moins en expertise. Et il me resta ce sentiment que pour se surpasser, il faut toujours se mesurer à plus talentueux que soi. Aussi, avais-je l'impression que mes lectures d'alors n'étaient pas celles qui m'apprendraient la bonne manière d'écrire. Les Nouvelles, dans les revues à la mode, commençaient à me lasser, les romans de Delly ne m'apportaient plus qu'ennui. J'allais abandonner la lecture tant que je ne trouverais pas, comme pour le ping-pong un joueur valable, un écrivain valable, de ceux dont je lisais parfois la critique des romans dans les journaux, sans avoir accès jamais au livre même.

Le destin m'entendit. Par le plus grand des hasards se présenta soudain un vendeur qui ne vendait rien d'autre : que des livres ! D'où venaient ces livres ? Je l'ignorai toujours. Les avait-il volés ? Je m'en souciais comme de l'an quarante : c'était des livres et des meilleurs, des classiques de la littérature, des titres d'auteurs dont j'avais lu les critiques des romans dans la

Patrie. C'était incroyable ! la plus belle journée de ma vie ! Tous ces auteurs venus à moi perdue au fond de l'Abitibi, comme les experts du ping-pong, pour m'enseigner la façon véritable d'écrire.

Mais il me restait à convaincre ma mère ! Ça n'allait pas être facile. Elle ne voyait pas pourquoi elle s'embarrasserait de deux caisses de livres qu'il lui serait impossible de vendre dans ce petit village où les lecteurs se faisaient invisibles. Il me fallut faire miroiter les quarante pour cent de profit en égard des quelques sous que rapportait la vente d'un coca-cola ou d'un cornet de frites... et puis je me chargerais de pousser la vente ! Négligeant de mentionner : une fois que je les aurais tous lus ! Sans doute se laissait-elle fléchir plus par la brillance de mon regard devant l'étalage des titres que le vendeur déployait, que par l'espérance d'un profit. Toujours est-il que le vendeur, ou le voleur, repartit sans ses boîtes de livres. Bien sûr nous n'en vendîmes pas un seul. Il est vrai que je ne mis aucune ardeur à les vendre, même que j'en fis la présentation la plus discrète en ne plaçant

en montre toujours, que les livres déjà lus...

Et c'est ainsi que la foule des grands auteurs m'entoura de l'automne au printemps, me consola du froid, de la poudrerie et du vent, de l'isolement, du grand silence de l'hiver en Abitibi. Car il y avait dans ces livres plein de grands personnages qui devenaient plus réels pour moi, dans ces moments de lectures, que ceux frigorifiés, qui ne venaient presque plus jouer leur petit rôle quotidien sur la scène de mon théâtre-restaurant. Ma mère grommelait derrière moi, irritée de cette cloison d'imaginaire entre elle et moi. Mon père lui s'enfermait dans son silence qui devait peut-être, me disais-je, vu qu'il ne savait pas lire, être peuplé de scènes et de personnages qu'il s'inventait pour se distraire, comme j'en trouvais moi en me plongeant dans les livres.

Les hivers de l'Abitibi étaient très froids. La bulle rouge du thermomètre descendait souvent

bien au-delà du zéro... mais il arrivait aussi de petites accalmies où l'on se serait cru au printemps. Ou bien le climat sec permettait, les jours sans vent, de dominer le froid. C'était alors les soirs où Yves et Vincent venaient me prendre pour aller patiner. Jusqu'à minuit nous glissions sur la glace sous un toit d'étoiles si tassées que nous étions près de croire que l'univers se penchait pour écouter la valse de Strauss qui rythmait nos pas de patineurs. C'était à cette patinoire que s'amorçaient, en hiver, les amours éphémères entre les patineuses et les jeunes cheminots de passage. Passé l'euphorie de ces relations brèves, la vie reprenait sa platitude habituelle des jours de grands froids et les peines du cœur fondaient avec la neige du printemps. Mais rien ne pouvait affaiblir la détermination des deux sœurs Paillés de se dénicher un mari parmi les jeunes cheminots. Autant à patinoire qu'à la gare, elles montaient la garde patiemment chaque jour à l'affût de chacune son cheminot célibataire. Je ne sais si c'était à cause de leurs sourcils rasés et remplacés par un trait de crayon (je craignais tout le temps qu'il s'efface) ou parce

qu'elles leur paraissaient trop explicitement à la recherche d'un mari, qu'instinctivement les jeunes cheminots évitaient de frôler de trop près ces deux pièges, dont ils entendaient déjà le déclic matrimonial. Leur image est demeurée gravée dans ma tête et je les imagine encore à arpenter le temps à la recherche *d'un éternel mari...* Pourtant, il n'en était pas ainsi pour les autres jeunes filles que courtoisaient les jeunes cheminots dont le tempérament de chasseur n'était pas apeuré par des avances intempestives, mais dont les aventures ne s'en terminaient pas moins assez souvent par un mariage...

Chaque soir à six heures tapant arrivait Uldoric l'infirmier. Il avançait avec sa canne en se déhanchant d'un côté de l'autre et parvenait, à force de contorsions, à s'asseoir sur SON banc pour observer les clients, s'il en venait. C'était son cinéma de la soirée. Version masculine de la commère du village, comme elle toujours à

l'affût du plus infime incident. Comme s'il avait eu pour mission d'enregistrer dans tous ses détails la vie complète du village. Le moindre inconnu l'intriguait d'une façon malade. Il se comportait comme un enquêteur qui aurait eu à résoudre un crime. Sa curiosité irritait tout le monde. Tous le contournaient comme s'il était une crotte de chien. Hors, le restaurant était l'endroit idéal pour lui de satisfaire son insatiable curiosité. Avare il achetait un seul breuvage pour toute la soirée. Juste de quoi discréditer la marque pepsi aux yeux des autres clients. Sa mère profitait de sa présence, avant l'arrivée des clients, pour faire une sieste. Certaine qu'il l'avertirait si un client se présentait. Pour ça, elle s'empêchait de le juger comme tout le monde. La femme de l'infirme elle ne sortait jamais, les rapports de son mari devaient lui suffire. Les villages n'ont pas que le côté charitable. Les étrangers comme Uldoric y sont souvent mal jugés. Aussi, l'infirme retourna-t-il bientôt dans son ancien village où il retrouva la notoriété qu'il y avait toujours eu. Et notre village dut se passer désormais de cordonnier.

Par contre, existait dans notre village comme dans tout village où les habitants sont tricotés serrés, même avec de fausses mailles, le côté charitable qui faisait que personne n'y souffrait de la faim sans qu'on ne lui vienne en aide. Comme on s'empressait de se cotiser pour aider celui dont la maison venait de passer au feu, même si on le soupçonnait d'être l'auteur de l'incendie. Sûrement, se disait-on, qu'il en était réduit à cette solution...

On ne s'attardait pas trop non plus à essayer de déchiffrer les énigmes. Qu'on découvrit sous un pied de terre le corps d'un villageois disparu depuis plusieurs années ne portait personne à rapporter cette étonnante découverte aux autorités policières. Comment le disparu s'était-il enterré lui-même ? Il est des questions dont les réponses entraînent tellement de problèmes, que vaut

mieux en rester à ce que l'on voit : l'homme était mort,

valait mieux enterrer le mystère. Et laisser les enfants qui avaient fait la découverte s'arranger seuls avec leur traumatisme. Les psychologues n'étant pas encore à la mode.

On était encore très religieux dans les années cinquante et la charité imposait à tous de ne pas remuer le passé des gens et d'accorder au présent juste ce qui ne devait pas troubler la vie des villageois. Ainsi on ne s'attarda pas sur l'intégrité de l'équipe du train qui avait transformé le fourgon de queue en bar lors d'une joyeuse excursion de hockey. Qu'un passager trouve la mort sur les rails en voulant franchir l'espace entre le wagon et la caboose pour accéder au bar improvisé, semblait n'intriguer personne, le silence des passagers devant sauver cinq emplois. On se contenta de cesser les excursions. Personne n'avait remarqué quelque chose de louche. Même pas moi sous la pression de la charité, bien que la victime me fut apparentée.

Qu'une mort fut causée par les trains, devenait pour nous, dont la vie était tellement dépendante de cette activité ferroviaire, éminemment plus tragique qu'aucun autre accident. C'était comme un outrage au prestige des trains qui constituaient le gagne-pain de la majorité des villageois. Heureusement, les accidents étaient très rares. À part celui mentionné il y eut celui de cet homme, dont on pouvait moins accuser les trains que lui-même, puisqu'il s'était assis sur les rails pour narguer la mort. Comme sa veuve n'y vit que l'embarras de manquer sa séance de cinéma, on peut comprendre le peu d'intérêt que représentait pour lui la vie et qu'il préféra l'étreinte flamboyante d'une locomotive à celle de sa femme.

Le village vivait au rythme des trains. On put

le constater, lors d'une courte grève. Le village parut cesser de respirer quand les wagons et les locomotives, devenus silencieux, s'immobilisèrent sur les rails morts. La vie demeura suspendue dans l'air. Le temps s'écoulait si lentement que le soleil lui-même paraissait figé. On aurait dit que même les balles des joueurs de tennis se chevauchaient au ralenti dans un temps tout en langueur. Le restaurant s'emplissait le jour des clients habituels du soir, mais sans leur mine joyeuse, le visage alourdi de l'inquiétude que faisait régner ce grand silence. Il nous manquait le brouhaha des trains et les sifflets des locomotives pour stimuler l'air, et la fumée de leur cheminée pour éveiller la vie. Heureusement, le monde d'alors avait trop besoin des trains pour qu'une grève ferroviaire s'éternise. La vie reprit rapidement son cours habituel.

Marie-Alix n'entrait jamais dans aucun des deux restaurants. Sa présence se confinait à l'auberge du village, quand elle n'était pas à peindre des chevreuils ou des loups dans l'espèce de cabanon qu'elle habitait. Ce qu'elle faisait à l'auberge ? On ne m'en disait rien. À cause de mon âge je vivais dans un village apparemment aseptisé. Ce n'est que bien plus vieille que j'appris que s'y était pratiqué régulièrement, comme partout ailleurs, de nombreux avortements ; que les meubles, qui disparaissaient chaque hiver des maisons abandonnées pour la saison par les prospecteurs, avaient été volés par les villageois les plus honnêtes et non pas uniquement par les Cinq comme on le prétendait. Aussi j'ignorais en ce temps-là pourquoi les femmes considéraient toutes Marie-Alix avec suspicions. Peut-être, me disais-je, était-ce à cause de la trace de sang amérindien que révélait la coloration de sa peau ? Elle se montrait pourtant toujours si affable avec les hommes... et ne démontrait même pas d'animosité envers les femmes qui la dénigraient ? Mais Marie-Alix ne se préoccupait pas de ce qu'on pensait ou disait

d'elle et se plaisait à fréquenter un monde uniquement d'hommes, sans se tracasser pour ses enfants, confiés à l'adoption, qui rougissaient dès qu'on prononçait son nom. Marie-Alix occupait l'Auberge comme un meuble qui ferait partie du décor. Elle figurait comme un personnage original du village. Autant que notre fou.

Existetil un seul village au monde qui n'ait pas hébergé son fou ? Notre village bien entendu avait aussi le sien. Comme ailleurs, inoffensif. Sa folie consistait à se prendre pour un agent de circulation. Arrêtant ou pressant les autos de circuler ou invitant les automobilistes à produire leur permis de conduire. Les villageois se prêtaient à ce jeu avec amusement. Mais la route nationale traversant le village, certains étrangers se méprenaient parfois sur l'authenticité de son intervention. À la fin notre fou finit par être victime de sa lubie et mourut écrasé par un automobiliste qui avait résisté à son ordre d'arrêt...

Un curé ? Bien sûr que nous en avons un. Et absolument unique. Avant lui nous avions eu, disait-on, une mauviette dont on ignora toujours s'il était un fou ou un saint. Mais le curé dont moi je me souviens était un homme de fer et certainement loin de la sainteté. Un village comme le nôtre avait besoin d'un curé comme lui pour remettre ce village à l'envers, à l'endroit, ce village à l'allure de dépotoir, en jardins fleuris, ce village endetté, en village prospère. Son passage balaya bien des préjugés. La danse se convertit en divertissement honnête en devenant une source de financement pour la construction d'une nouvelle église... qui céda la place à la construction d'un somptueux presbytère. Dieu n'était quand même pas dehors dans sa vieille petite église... Et pour la danse, tant pis si dans certaines paroisses voisines les vieux prêtres la rattachaient aux divertissements de l'enfer, leurs paroissiens venaient participer à sa réhabilitation dans le nôtre.

Tout au long de la construction du resto-rant, le curé s'était présenté sur le chantier chaque jour, comme s'il en avait été le contremaître,

critiquant la hauteur des fenêtres ou la couleur des murs, faisant pester mon père qui lui recommandait gentiment de retourner dans son presbytère. Il n'allait pas lui imposer ses choix comme il le faisait dans chaque maison lors de sa visite paroissiale. Ce curé enseignait le bon goût, bien davantage que la religion. Était-ce du pareil au même ?

Lors des confessions, il s'adressait au pénitent par son nom, démontrant qu'il le reconnaissait et que la confession n'était qu'un échange de confidences d'humain à humain, une décharge d'angoisse, une recherche de compassion pour son incapacité à résoudre les problèmes de sa vie. Le pénitent repartait soulagé d'un poids qu'il lui semblait n'être plus le seul à porter, heureux que ce curé moderne n'exige pas de lui une impossible sainteté. Je finis par le considérer moi-même comme le précieux confident qui m'éclairait le mieux sur les mystères de la vie qui hantaient mon esprit curieux de jeune fille de ce temps de grand silence. Nous fîmes un pacte ensemble : chacun de nous devait souligner les imperfections de l'autre. Il commença le premier,

bien sûr : selon lui je marchais en me traînant les pieds, je devais corriger cette démarche nonchalante, pas féminine. Il ajouta ensuite qu'il allait falloir me méfier de tous les jeunes cheminots de passage qui ne cherchaient que des aventures. Il oubliait tous les mariages célébrés par lui entre ces prétendus aventuriers et les filles du village. Évidemment, il était du côté des garçons du village qui voyaient fréquemment les filles, qu'ils étaient sur le bord de conquérir, s'amouracher d'un bel étranger. Et il n'y avait pas de pendants pour eux. Aucune fille n'étant cheminot ne venait faire son apprentissage de métier dans notre village.

Après ces remarques et recommandations, le curé me donnait la parole. Qu'avais-je à redire de lui ? Je demeurais muette, peut-être se croyait-il alors parfait avec son gros manteau de fourrure et son éternel cigare ? Mais qu'aurais-je pu lui reprocher ? j'ignorais encore, à cause de l'imperméable discrétion des adultes du village, qu'il couchait avec sa servante qui n'était pas, comme il le prétendait, sa cousine, mais son amante. J'allais découvrir ce secret qui était un

secret sans doute pour moi seule bien plus tard par une série de hasards qui m'amena à côtoyer un de ses grands amis chez lequel il allait à sa retraite séjourner en Floride avec sa fausse cousine. Enfin, s'il n'avait pas été tout à fait fidèle à son Dieu, il l'avait été au moins à sa maîtresse. En tout cas ce curé figurait comme une imposante vedette, parmi les personnages de la collection de portraits de la galerie, que j'imaginai être mon village. Sa photo, sur laquelle il paraissait imiter le sourire de la Joconde, se trouvait bien en vue dans chaque maison, prouvant hors de tout doute que le propriétaire avait versé ses cinquante dollars de contribution pour permettre au curé d'amortir la dette stagnante du village. Si Dieu l'avait eu comme administrateur, sûrement que les parts de sa religion ne seraient pas si à la baisse aujourd'hui.

Quand mon père entreprit de construire sa petite allée de quilles pour tenter d'attirer les

clients, qui se faisaient de plus en plus rares, il n'alla pas demander des conseils au curé, non plus qu'il lui en avait demandé pour fabriquer sa baboche. Bien sûr, le curé ne viendrait pas jouer aux quilles, mais il aurait pu se moquer de la dimension de l'allée, de la grosseur des quilles ou de je ne sais quoi encore, tant il avait tendance à se moquer des initiatives vouées à l'éphémère. Dans ce village il fallait oublier le curé de temps en temps, et même souvent. Mais prendre note du bon sens de ses sermons. Contrairement à ceux de ses coéquipiers, il n'incitait pas les femmes à accoucher chaque année, mais morigénaient plutôt les hommes d'ignorer les moyens de contraception, qu'il devait bien savoir utiliser lui-même. Toujours est-il que l'allée de quilles de mon père fut construite comme mon père seul l'entendait. Et pendant toute une saison au moins, on dut prendre rendez-vous pour venir y jouer, tant elle devint populaire. Les boules roulaient des soirées entières, pendant que ceux qui attendaient leur tour pour jouer applaudissaient chaque abat ou bien faisaient entendre des AH ! désolés quand la boule empruntait le daleau

plutôt que l'allée... et devinez qui devait replanter les quilles abattues toute une soirée ?

Angel et Mariette, mes anciennes copines d'école, venaient parfois me raconter leurs sorties ou m'inviter à les suivre, comme si cela fut seulement envisageable pour moi. J'enviais leur liberté. Elles ne semblaient pas avoir de mère, ni d'horloge. Elles sortaient de chez elles à leur gré comme les chats et entraient à des heures indues comme eux sans subir le moindre reproche. Mariette étant beaucoup moins jolie qu'Angel suivait constamment cette dernière dans l'espoir peut-être que la beauté de son amie déteigne sur elle. Angel faisait retourner tous les visages sur son passage. Une frange lourde de longs cils touffus faisait ressortir le bleu si saisissant de ses yeux, qu'on s'y sentait aspiré jusqu'à son âme. Son teint parfait faisait l'envie de toutes les femmes, comme celui des Anglaises, disait-on. Elle était belle mais l'ignorait. De sorte que sa

beauté, méconnue d'elle, ne rebutait pas les prétendants comme celle d'autres filles à peine jolies qui jouaient sans cesse les pimbêches. Angel attirait trop les garçons, ce qui lui accolait une réputation trouble malgré la pureté de son regard. J'aimais bien Angel et peu m'importait ce que certains prétendaient. Quand soudain à l'hiver je ne la vis plus et entendis Mariette déclarer qu'elle ne la fréquenterait plus jamais, je compris ce qui était arrivé à Angel ... et ce que valait l'amitié. J'étais révoltée d'entendre les plaisanteries grossières colportées à son sujet, par ceux-là mêmes qui avaient profité de ses complaisances. Je l'imaginais cloîtrée pour neuf mois dans sa maison, sachant qu'au-dehors on propageait les pires saletés à son sujet. Je trouvais que ce n'était pas assez de prendre sa défense chaque fois que l'occasion se présentait, j'aurais dû courir chez elle pour l'assurer de mon amitié. Pourtant je n'osais pas de peur de l'humilier davantage en lui révélant ainsi que j'étais au courant de sa situation navrante à cette époque.

Au printemps Angel prit discrètement le train pour Montréal. Elle revint un mois plus tard et

reprit une vie beaucoup moins agitée qu'auparavant. On rapporta très vite qu'une de ses tantes, qui n'avait jamais pu avoir d'enfant, venait d'en adopter un. Je ne revis pas souvent Angel. Et plus jamais avec Mariette. Et seulement tard le soir quand il n'y avait plus un seul client. Un jour elle m'annonça, comme s'il s'agissait d'un enterrement, qu'elle allait se marier à l'été.

. Avec qui ? fis-je, étonnée. Elle épousait un garçon voisin avec lequel je ne l'avais jamais vue. Je la trouvai bien triste pour une future mariée... le mariage était-il une chose si triste ?

Quand ma cousine consentait à venir passer le week-end avec moi, et qu'il n'y avait pas de clients le dimanche après-midi, nous allions faire le tour du village. Un tour de village c'était : partant du resto-rant, marcher jusqu'à l'usine de réparation des locomotives, traverser les rails (en

passant au besoin sous les wagons) pour atteindre le côté nord, revenir par ce côté nord en longeant le lac jusqu'à l'école et l'église, et prendre la petite route transversale pour regagner la rue du resto-rant. Cela pouvait prendre une heure en marchant lentement, surtout si on s'attardait à admirer le lac qui reflétait par temps calme le paysage de la rive, comme un immense tableau creusé en relief jusqu'au plus profond de l'eau.

Parfois, en plus, nous nous arrêtions en passant au restaurant de la gare pour y boire un coca-cola et rire en catimini des grands airs que se donnait la patronne, dont la peau grasse et lisse nous la faisait associer à un cochon de lait. Nous étions encore à l'âge où la principale distraction consiste à rire des autres. Pour chasser l'ennui que nous éprouvions, nous utilisions la moindre peccadille comme une source inépuisable de moquerie. Les plus petits défauts d'apparence des clients du resto-rant par exemple nous étaient, à ma cousine et moi quand nous étions ensemble, un riche terrain pour notre imagination malicieuse.

Par contre, il nous arrivait de discuter plus sérieusement. C'était toujours au moment où nous traversions la gare de triage, peut-être était-ce à cause de la vision des rails qui semblaient se rejoindre à l'horizon avant de disparaître dans l'infini... Alors nous devisions du futur, de notre avenir à toutes les deux, allions-nous un jour connaître les secrets mystérieux de l'amour ? Ma cousine, élevée dans une ferme, possédait déjà une vaste connaissance de l'amour physique mais elle la gardait pour elle seule et se contentait de sourire quand, couchée avec moi, elle entendait les gémissements de mes parents de l'autre côté de la cloison qui séparait ma chambre-saloon de la leur. Alors que moi je m'inquiétais seulement voir si ma mère ne serait pas malade ? À quoi ressemblerait notre vie d'adulte, serait-elle aussi ennuyeuse et semée de disputes que celle de nos pères et mères et des couples que nous connaissions ? Existait-il quelque part des mariages où il n'y avait jamais d'engueulades ? Il y avait Yves qui prétendait n'avoir jamais vu ses parents se disputer une seule fois. Mais devant le visage tellement sévère de sa mère et celui

tellement soumis de son père, on ne savait plus trop quoi en penser. Où était en ce moment notre futur mari ? Surtout, serions-nous condamnées à habiter ce village toute notre vie ? Contrairement à nos séances de moqueries, ces réflexions assombrissaient nos pensées et densifiaient l'atmosphère autour de nous. Il nous semblait voir le soleil pâlir au-dessus du village et le lac, plutôt qu'un miroir de couleurs, nous paraissait un piège où se noieraient nos rêves.

En été, le resto-rant devenait plus achalandé, les jeunes partis étudier à Ottawa ou à Montréal revenaient pour les vacances. Il se formait de nouveaux couples qui dureraient le temps d'un été, mais qui en attendant remplissaient le restaurant de gazouillis amoureux. Je connaissais de vue seulement ces garçons et ses filles auxquels les parents pouvaient payer des études avancées. Ils avaient tous grandi dans des collèges à l'extérieur. Parmi eux, il y avait Joyce dont un jeune cheminot était très amoureux. Tous

savaient que ce jeune cheminot avait un statut particulier à cause de la haute fonction de son père et qu'il deviendrait plus tard comme lui un haut dirigeant de la compagnie. Mais ce n'était pas sa situation amoureuse que j'enviais à Joyce, son prétendant trop vieux pour moi ne m'attirait pas, c'était les dix-huit ans de Joyce qui me fascinaient. Elle pouvait à son âge vivre un véritable amour. Mais c'était moins ça encore qui me faisait l'envier, que sa chance, pour moi fabuleuse, de fréquenter l'Université. Elle ne paraissait pas, quand elle tournoyait sur la piste de danse ou venait simplement boire un coca-cola et manger des frites avec son futur vice-président de la compagnie, plus savante que les autres filles autour d'elle. Elle mangeait ses frites comme tout le monde. À la différence près que plutôt que de réclamer du ketchup, elle réclamait de la moutarde. Comme personne d'autre ne mangeait ses frites avec de la moutarde, je n'étais pas loin de penser que ce devait être une mode à l'Université. Et je l'enveloppais d'une aura imaginaire à travers laquelle je voyais défiler les livres de tous les grands écrivains. Quand elle

entraîné dans le restaurant entraîné pour moi toute la précieuse culture que j'aurais voulu tant acquérir et qu'elle me camouflait, me disais-je, dans le personnage ordinaire qu'elle paraissait être. Joyce allait elle devenir un écrivain ? Car je croyais alors qu'il suffisait de fréquenter l'Université pour devenir écrivain. Et elle ne paraissait pas mesurer sa chance.

Ces étudiants, fréquentant les collèges, ayant ainsi l'opportunité de pratiquer des sports, suggèrent à mon père l'idée d'une table de ping-pong, qui leur permettrait de s'entraîner durant l'été à ce jeu. Peut-être même que ça pourrait intéresser les autres clients, dont certains déjà jouaient au tennis durant l'été. Le ping-pong étant une sorte de tennis sur table. Bien sûr, mon père n'acheta pas la table, il n'allait pas se priver du plaisir de la fabriquer ! Elle était bien solide et ses dimensions réglementaires, contrairement aux dimensions réduites de son allée de quilles. Comme expérimentatrice attirée des inventions de mon père j'appris à jouer au ping-pong et

devis la championne de ping-pong du resto-rant. Mon mérite n'était pas grand, les amateurs étant peu nombreux. La plupart des clients préféraient regarder jouer plutôt que de s'essouffler.

Une fois l'emballement pour le ping-pong, car il y eut cet emballement passager au cours duquel je m'étais vue transformée en professeur et attribuée le titre exagéré de championne, mon père opta pour une table de billard et une de *snooker*. Je ne devins hélas pas championne, ni de l'une, ni de l'autre de ces tables. Les hommes connaissaient ce jeu comme leur poche, ayant pu le pratiquer depuis des années dans le restaurant concurrent. Mais quand il leur arrivait de manquer d'un partenaire, pour jouer au petit jeu fascinant où l'on devait entrer les boules en passant par des arceaux, sans faire tomber aucune des petites quilles qui occupaient le centre de la table, on m'invitait en m'allouant à l'avance une certaine quantité de points pour compenser mon manque d'expérience. Et j'adorais ce jeu, plus professionnel, sur la grande table de *snooker*. Je snobais la table de simple billard, la trouvant inintéressante à côté de l'autre avec ses bandes

arrondies autour des poches, permettant à la balle de caresser doucement la bande avant de glisser dans le trou. Alors que le billard simple me semblait avec ses bandes carrées, plus près d'un jeu de hasard.

Les jours d'hiver le restaurant était presque tout le temps désert. Emmitouflée dans la laine, près du poêle qui ne parvenait pas à me réchauffer, je lisais tout le jour pendant que ma mère, me tournant autour, grommelait, disant que je n'étais pas des plus distrayantes et répétait comme toujours que la lecture allait me rendre folle. Mon père jonglait dans sa berceuse, insouciant du fragile cylindre de cendre qui s'allongeait au bout de sa cigarette. Personne n'osait sortir, si ce n'était pour se rendre à la patinoire les mardis soirs applaudir son équipe préférée de hockey. Prétexte pour les filles et les garçons de voir se glisser à travers les cris d'enthousiasme des amateurs et les bruits de

bâtons des joueurs l'ombre de l'amour. Le restaurant étant trop enseveli dans l'hiver c'est là que se déplaçaient les rendez-vous amoureux. Ces amours nés de la neige fondaient la plupart du temps avec elle. Mais quelques fois aussi ils s'épanouissaient à l'été en mariage. Alors ces couples formés par des cheminots de passage et des filles du village s'en allaient vivre au loin. Le village se dépeuplait des filles à marier. Mais il en venait de nouvelles aussi avec les nouvelles familles qui arrivaient. Notre population étant changeante à cause des nombreuses mutations. Il n'y avait pas que les trains qui roulaient, la population aussi.

Guylaine était une de ces nouvelles venues. Cheveux roux, teint barbouillé de taches de rousseur et surtout bien déterminée à s'accrocher un mari. Elle ne semblait pas très futée, mais la plupart des hommes ne s'aperçoivent jamais de ça. Sauf que les rousses n'étaient pas encore à la mode. Même si Rita Hayworth crevait les écrans de cinéma, les rousses ressortaient plutôt rouges dans le regard des hommes. Après avoir tâté en vain du côté des cheminots, Guylaine rabattit un

regard plus humble du côté de la boulangerie où les deux garçons du boulanger attendaient qu'une fille à marier leur tombe du ciel. Car, timides, ils ne faisaient pas grand effort pour la trouver. J'aimais quand le plus jeune boulanger venait nous livrer le pain, car c'était un joli garçon. Mais s'il s'attardait longuement au resto-rant ce n'était pas pour moi, mais pour surveiller la maison voisine avec l'espoir d'y apercevoir Marie-Ève la petite blonde qui venait faire le ménage de la vieille dame qui y habitait. Il était tombé amoureux d'elle en livrant son pain à la vieille dame. Juste de prononcer le nom de Marie-Ève devant lui faisait danser le cœur du petit boulanger. Il aurait pu contempler des heures la maison voisine dans l'espoir d'y apercevoir Marie-Ève si je ne lui avais pas rappelé qu'il devait livrer son pain... Issue d'une famille nombreuse Marie-Ève avait raflé toute la beauté et l'intelligence des autres enfants de sa famille. Une fleur dans un champ d'herbes communes. On devinait qu'elle n'allait pas faire des ménages toute sa vie. Ni épouser le fils du boulanger. Elle se retrouva vite à Montréal et des

rumeurs circulaient qu'elle s'en était bien sortie. Il n'y avait pas que le fils pauvre d'un boulanger pour apprécier sa beauté... Le petit boulanger fit une croix sur son cœur. Et son regard se tourna vers Guylaine qui le talonnait.

Quoi faire à cette époque dans un village pour les filles, à part se marier ? Aline n'avait que quinze ans et tenait fébrilement à se marier dans l'année. Même si ses parents ne représentaient pas un modèle de mariage très inspirant. Bien que demeurant fidèlement ensemble, ils se trompaient l'un l'autre tout aussi fidèlement. Peut-être que ce couple, paisible, lui paraissait au fond plus attrayant que les autres qui se disputaient continuellement. Enfin, Aline réussit son pari et se maria avant ses seize ans. Mais à peine quelques mois plus tard, elle avouait de mortellement s'y embêter.

C'est plate comme toute ! Mariez-vous pas ! disait -elle, à celles qui auraient été tentées de l'imiter.

Je déplore ne connaître de tous mes

personnages qu'un court passage de leur vie. Mais existe-t-il une seule personne au monde qui détienne l'image complète de la vie d'une autre. Les autres sont comme nous des pions mouvants sur l'échiquier de la vie. Nous jouons par moment ensemble, mais ne sommes pas de toutes les parties. Le plus souvent nous nous perdons de vue dans la vaste boîte du temps.

Quand la télévision arriva, mon père acheta un téléviseur. Il pensait que cette nouveauté attirerait les clients pour voir ce que c'était. Mais ils ne virent pas grand-chose. Rares étaient ceux qui possédaient cet appareil dont on avait tant dit que ça ne fonctionnerait jamais. En vérité, ça ne fonctionnait pas tellement non plus. Nous avons bien assez de l'hiver sans y voir la neige en plein été. Impossible de vraiment juger de la qualité des téléromans présentés, tant les images se perdaient dans les tempêtes de cette neige électromagnétiques. On avait beau tourner les oreilles de lapin de tous les côtés, il ne cessait pas

de neiger sur l'écran. Mais les gens s'obstinaient à essayer d'y discerner la figure du Survenant ou de suivre une partie de hockey qui avait l'air de se dérouler dans une tempête de neige.

Avant la télévision, mon père et les clients écoutaient le hockey à la radio. Mon père écoutait aussi les discours de Duplessis, bien qu'il fût un libéral inconditionnel. Ce personnage coloré le captivait, mais ne le convainquait pas pour autant de changer d'allégeance politique. Moi je n'aimais pas ce Duplessis, ni ce hockey à la radio, qui m'empêchaient d'écouter Félix Leclerc, Luis Mariano ou une des rares émissions littéraires que je parvenais parfois à syntoniser. Frustrée de ne pouvoir changer le choix des clients figés devant l'écran invisible de leur imagination où se déroulait pour chacun une partie de hockey particulière, la télévision n'ayant pas encore rendu les images pour tous identiques. Je me réfugiais alors dans un livre où je pouvais moi aussi inventer mes propres images ou bien j'essayais d'écrire des poèmes qui n'en étaient pas encore. Pendant que des garçons effrontés me harcelaient pour découvrir ce que je

griffonnais ainsi. Heureusement je m'étais inventé un moyen d'autodéfense pour empêcher ces malappris de s'emparer de mes papiers et découvrir que je n'écrivais pas, comme je le prétendais, une lettre à quelqu'un, mais que j'écrivais des mots que je destinais à personne. Les garçons d'alors portaient presque tous des cravates et j'avais découvert qu'en tirant sur le plus court bout d'une cravate, on peut étouffer celui qui la porte (par prudence n'essayez pas de vérifier), c'était si efficace que les garçons, même quand ils n'avaient pas l'intention de me harceler, avant de m'approcher dénouaient prudemment leur cravate ...

Ces soirées, où j'avais à me défendre des taquineries exaspérantes de certains garçons, étaient quand même calmes si je les comparais à celles des week-ends où nous avions à gérer les batailles qui risquaient de s'engager. Comme il n'y avait pas de policiers dans le village, ni aux alentours, ma mère se chargeait brillamment de les remplacer. Elle repoussait d'abord mon père,

qui n'avait pas une stature imposante (en plus d'une infirmité à un bras suite à la morsure de l'une de ses méchantes scies) au fond de la cuisine et affrontait ensuite les pires bagarreurs. Retranchée derrière le comptoir j'attendais les résultats de son intervention avec anxiété. Je l'entendais palabrer avec l'agresseur, comme un Claude Poirier, n'étant jamais sûre qu'elle parviendrait à calmer ce géant enragé qui brandissait des bouteilles en la menaçant. Mais elle lui tenait tête, parvenait à le convaincre qu'il n'allait pas frapper une femme, parce qu'un homme ne frappe pas une femme ! et le gars finissait par laisser ses bouteilles tomber et se retirait de lui-même. Tout le monde applaudissait ? Pensez-vous, tous demeuraient figés, encore sous le choc de cette scène de David affrontant Goliath, ma mère étant plutôt petite. Puis, les gens se remettaient à danser, à manger ou à jouer. Le lendemain, l'agresseur dégrisé venait timidement s'excuser.

Chaque mois, il fallait prendre une partie de nos maigres revenus pour amortir une dette qui n'était pas à nous. Mon père, du temps de ses moulins à scies, avait endossé un associé (imposé par le changement de gouvernement) dont l'incompétence amena à contracter un emprunt personnel qu'il fit endosser par mon père et ensuite ne remboursa pas. De sorte que mon père hérita de la dette. Je devais chaque mois aller déposer cet argent dans les mains du gérant de l'établissement qui avait incité mon père à endosser l'emprunt de ce peu honnête citoyen. Mon père n'était pas homme à lutter contre son destin, il prenait la vie avec tout ce qui vient avec elle d'injustices. Il ne se faisait pas d'ulcères avec ce qu'il ne pouvait pas changer. Mais moi avec mon impétueuse jeunesse, c'était la rage au cœur que j'allais remettre cet argent. D'autant plus que l'homme m'accueillait toujours en minaudant avec son air plein de suspects sous-entendus. Oh ! que je ne savais pas lui sourire ! Mes yeux, si les siens n'avaient pas simulé l'aveuglement, l'auraient foudroyé sur sa chaise où il se balançait

avec suffisance. Il me faisait bouillonner de colère cet homme, qui avait emberlificoté mon père, si honnête qu'il ne pouvait imaginer que quelqu'un d'autre puisse ne pas l'être.

Parfois, se présentait au restaurant un nouveau garçon qui suscitait soudain mon intérêt. Qui sait ? c'était peut-être lui mon futur mari ? Mais il se passait à peine quelques jours que le nouveau venu revenait déjà accompagné. Donc, ce n'était pas encore l'homme de ma vie ! Quel âge fallait-il avoir pour qu'il se présente ? Il me restait à surveiller cet amour pour une autre, comme on garde une frontière voir ce qui se passe de l'autre côté de soi. J'entendais ces nouveaux amoureux roucouler en passant près de leur table, pendant que le *jux-box* hurlait à tue-tête la chanson d'Edith Piaf : *quand il me prend dans ses bras, qu'il me parle tout bas, je vois la*

vie en rose... j'avais très hâte de voir la vie en rose moi aussi... Puis, j'étais ensuite attristée de voir ces amours se dissoudre aussi rapidement que le sucre dans le café. Quelle était donc la consistance de l'amour pour se désagréger aussi rapidement ? Je découvrais étonnée la fragilité des hommes aux blessures de l'amour. Je veux dire de certains hommes. Car si le romantisme de certains m'amenait à prendre parti pour eux, d'autres me faisaient paraître le mariage odieux. À part les jeunes cheminots de passage, toujours immanquablement âgés de vingt-deux ans comme s'ils sortaient tous d'une même portée, se trouvaient aussi des hommes plus âgés que leur quarantaine démangeait. Certains, dont les épouses anglaises ne comprenaient pas un mot de français, s'aventuraient même à s'afficher avec une belle fille du village toute la semaine et à y accueillir ensuite leur femme pour le week-end sans craindre, à cause de la langue, une dénonciation. Je regardais ces hypocrites danser avec leur femme en lui murmurer les mêmes mots d'amour, en anglais, qu'ils avaient sans doute murmurés, en français, tout au long de la

semaine à leur maîtresse de passage. Je remarquais que ceux qui avaient les plus belles femmes étaient toujours ceux qui étaient les plus infidèles. Mais même si les cheminots avaient la réputation d'avoir, non pas comme les marins une femme dans chaque port, mais une femme dans chaque gare, nul n'était besoin d'être un cheminot pour tromper sa femme. Certains, qui n'étaient pas cheminots du tout, le faisaient régulièrement sans la moindre délicatesse pour leur femme. Jamais de mots d'amour ni de danses langoureuses pour elles, confinées à la maison avec une ribambelle d'enfants pendant que leurs maris couraient le guilledou. Le resto-rant était les yeux et les oreilles du village, nous y apprenions tout ce qui s'y passait.

Éberluée, je regardais Lucille, une ancienne copine d'école, se transformer en velcro chaque fois qu'elle tombait en amour. Agrippée étroitement au corps du garçon élu elle lui

restreignait presque ses mouvements. Et Lucille tombait régulièrement amoureuse ! À chaque fois cet amour devenait si passionné qu'elle assurait qu'il allait durer toute sa vie. C'était un amour terrifiant pour celui qui en devenait l'objet. Il risquait de mourir asphyxié sous les étreintes. Confondu par un tel arsenal de caresses il finissait par lui offrir la bague de fiançailles qu'elle réclamait assidûment, convaincu qu'entre les fiançailles et le mariage, elle aurait déjà jeté son dévolu sur un autre garçon. Elle était volage tout en étant d'une pesante fidélité pour le temps que demeurait son choix. Comme il n'y avait pas de bijouterie dans le village le fiancé venait acheter la bague de fiançailles au resto-rant à l'aide d'un catalogue de bijoux, tout comme il allait venir la retourner quelques semaines plus tard...

Puis arriva un jour un client fascinant. Je veux dire avec un métier fascinant. Il était photographe

et se mit à m'expliquer pendant toute une soirée les trucs de son métier. J'étais faite. Le garçon lui-même ne m'intéressait pas, mais je ne pouvais plus détacher ma pensée de cette plongée dans l'univers fantastique de la photographie qu'il m'avait fait découvrir. J'allais devenir photographe ! Sans en parler à ma mère, qui aurait tout de suite mis son gros bâton dans mes petites roues, je commandai des prospectus et fit une demande d'inscription à une école de photographie de Montréal. J'attendis une réponse en rêvant du métier. J'allais devenir, faute de ne pouvoir fréquenter l'Université pour devenir écrivain, photographe. Mais un grand photographe ! Je parcourrais le monde à la recherche d'images que je présenterais ensuite partout, dans toutes les villes et villages comme le mien pour les gens qui ne peuvent pas voyager. Il me faudrait bien sûr écrire des commentaires pour ces images, mais ce serait plus facile que d'écrire des romans. Tiens, je serais un grand reporter ! Chaque jour j'allais à la poste, j'attendais fébrilement une réponse pour savoir si je serais acceptée. Un jour, j'eus ma réponse.

Sûrement que les aspirants au métier de photographe se faisaient rares, car on se disait ravis de m'y accueillir. Maintenant je n'avais plus qu'à aviser mes parents de mon départ prochain pour cette école, qui ferait de moi une photographe reconnue de par le monde. Car les prospectus lus penchaient dans la même direction de pensée que moi.

Mais comment avais-je pu croire un seul instant que mon projet parviendrait à convaincre ma mère de me laisser partir seule pour la grande ville de Montréal ?

Mon père, devant l'interdiction catégorique de ma mère, osa seulement marmonner. Son marmonnage ne changea pas la décision de ma mère, ni ma déception. Mais je fus heureuse de constater que mon père, qui ne me parlait jamais, ne désapprouvait pas mes rêves.

Je jugeais bien différemment de ma mère

certains garçons. Par exemple le jeune homme si timide, qui bafouillait rien qu'en commandant des frites, qui passait pour un si bon garçon à ses yeux... un bon garçon qui devenait d'une trivialité dégoûtante dès que j'étais seule avec lui. Et cet autre qui avait pourtant fréquenté l'Université, laquelle représentait pour moi l'école de la délicatesse et du savoir-vivre, ne pensait qu'à tripoter les toutes jeunes filles comme moi. Ainsi, souvent les saints, aux yeux des adultes, m'apparaissaient comme de cyniques éhontés au regard lubrique. Par contre, je considérais comme un parfait gentleman le playboy du village. Cela n'effaçait pas sa réputation de coureur de filles qu'on lui connaissait, mais le respect qu'il démontrait pour ma jeunesse dans ses paroles et ses gestes me le rendait beaucoup plus sympathique que d'autres dont la réputation semblait à tout le monde bien meilleure. Je le considérais comme un bon copain. Et lui me traitait comme la jeune fille qu'il ne fallait pas toucher, seulement lui enseigner à danser le bogie-bogie chaque soir juste avant d'aller retrouver son amante du jour. J'adorais cette

danse, qu'il maîtrisait si bien, qui entraînait nos pas déments à travers le restaurant vide à cette heure tendre de fin d'après-dîner. Emportée comme lui par le rythme fou de la musique endiablée qui générait cette danse. Je garde en mémoire cet homme qui respectait la frontière que sa conscience lui interdisait de dépasser.

J'avais quitté l'école sans que mes parents émettent la moindre protestation. Autant ma mère pouvait se montrer dictatrice en ce qui concernait le choix des garçons qui devaient me convenir, autant j'étais libre d'agir en dehors de cette restriction. Tant que mes activités se déroulaient dans les limites du resto-rant, mon territoire. Donc j'avais quitté l'école avec une grande facilité, mais sans perdre mon goût d'apprendre. Même qu'il s'était quintuplé. Pas limité par un programme scolaire si restreint, que j'avais constamment envie de voler bien loin des quelques pages autorisées de chaque livre.

Pourquoi nous offrir tout un livre, si on ne devait en parcourir que les premières pages ? était la question à laquelle les sœurs ne me fournissaient aucune réponse. Aussi, je me demandais si ailleurs dans les écoles on y enseignait tout le livre. Je me trouvai donc deux correspondantes : une Française de dix-huit ans qui habitait le Jura et fréquentait un lycée, et une Italienne de mon âge qui habitait Venise. J'avais choisi ma correspondante française parce qu'elle portait le même prénom que moi, et surtout parce qu'elle fréquentait un lycée. Elle devait étudier les écrivains et les poètes, me disais-je ? En effet dans ses lettres elle me parlait de ses études et y incluait toujours un poème. C'est ainsi que j'appris à connaître Victor Hugo, Lamartine et plusieurs grands écrivains ou poètes. En échange, je lui envoyais, tout en prenant bien conscience de leur infériorité, les poèmes publiés chaque semaine dans le journal *La Patrie*. Le plus souvent il s'agissait des poèmes de Lucien Rainier, dont on ne parle plus aujourd'hui. Comme cadeau de Noël elle m'envoya un jour *Citadelle* de Saint-Exupéry. J'avais lu déjà Le

Petit Prince et j'étais contente de pouvoir lire cet autre livre de Saint-Exupéry, que je n'aurais jamais pu me procurer au Québec même si j'avais eu accès à une librairie, car ce livre y était à l'index parce que Saint-Exupéry passait alors pour un communiste, et que régnait à ce moment la phobie du communiste. Je demandai à ma mère si je pouvais lire ce livre d'un auteur très discuté à l'époque. Elle attachait peu d'importance à ma question. Pour elle, sans doute, un livre était moins dangereux qu'un garçon. Elle me répondit que je n'avais qu'à le lire et juger par moi-même s'il me convenait ! Je demeurai perplexe. Je pensai alors à mon ami curé, qui m'avait déjà invitée à échanger des opinions avec lui. Je lui apportai le livre. Il se montra catégorique : brûle ce livre ! me dit-il, Et cesse cette correspondance, les Français sont tous des communistes ! Alors c'est avec une grande tristesse qu'en fille trop obéissante je regardai le feu dévorer les pages de *Citadelle*, que je relirais bien plus tard pour constater que ma mère avait plus de jugeotte que le curé et que peut-être elle aurait su comprendre, si elle avait aimé lire, que Saint-Exupéry loin

d'être communiste en était même tout le contraire. Le gros bon sens est sans préjugés. De ce gros bon sens, j'en manquais sans doute, car après avoir remercié ma correspondante pour son livre je cessai de lui écrire.

Mon autre correspondante était Italienne, aussi je poursuivis un peu nos échanges. Elle était du même âge que moi et peut-être pas encore communiste... pensais-je. J'ai oublié laquelle de nous deux interrompit cette correspondance. Elle ne me parlait pas de littérature, elle, ne m'envoyait pas de livres, mais des colliers très vénitiens faits de grosses perles bleues ornées de fleurs peintes à la main, dont j'ignorais s'ils avaient une valeur ou étaient des colifichets. Mes enfants ont joué longtemps avec... Elle me parlait de Venise et je me rappelle encore son adresse qui me faisait rêver : Thérèse Pissani *connogério* 4499, *Venisia*, , *Italy*. Elle m'envoyait des cartes postales de Venise avec ses ponts ornés de dentelles de neige, me parlait de son père qui occupait une position importante, disait-elle, *un degré de moins que je juge à la cour suprême*, de son frère, de sa mère qui, prétendait-elle, lisaient

chacune de mes lettres les trouvant amusantes. Et bien sûr, ça me faisait plaisir.

Avant ma parano envers le communiste, ces correspondantes m'ouvraient une fenêtre sur le monde et j'attendais toujours impatiemment leurs lettres. Je n'étais pas seule à les attendre... Pour aller à la poste, qui était située du côté sud du village, me fallait traverser chaque fois la gare de triage. Juste avant d'y arriver je passais devant une toute petite, pour ne pas dire minuscule, maison habitée par la plus grosse femme du village. Elle était française. Sa maison, si petite, était par contre entourée d'un très grand jardin où elle occupait tout son temps au soin de ses fleurs. Son jardin débordait de fleurs de toutes sortes. Elle était toujours penchée à transplanter, arroser, tripoter ses plantes sans s'apercevoir que, courbée ainsi, les passants miraient son fond de culottes, ce qui faisait rire les enfants. Comme elle était très seule, elle se tenait souvent près de la clôture de son jardin du côté du trottoir pour tenter d'engager une conversation avec les

passants.

C'est ainsi que je lui parlai de mes correspondantes et surtout de la Française qui me semblait devoir l'intéresser étant de la même nationalité. Elle se prit d'intérêt à tel point pour ma correspondante, que dès qu'elle me voyait revenir de la poste, elle s'empressait de me demander si j'avais une lettre d'elle ? Et cette, elle, signifiait, me semblait-il, pour cette femme : la France. Quand j'avais une lettre, je lui faisais le plaisir de la lui lire. Elle écoutait avec ravissement comme s'il s'agissait pour elle des nouvelles de sa parenté. Parfois elle m'offrait une fleur et j'aimais bien cette grosse femme qui avait été longtemps la servante de l'ancien curé, et qui maintenant qu'elle était à sa retraite cultivait les fleurs et l'amitié. Chaque été elle accueillait ses deux nièces pour un mois. Je ne réussis jamais à élucider le mystère qui permettait à trois personnes de dormir dans cette minuscule maison où on devait s'asseoir sur l'unique lit pour manger à table... Peut-être la grosse femme avait-elle découvert le secret des aborigènes réducteurs de têtes et qu'elle pouvait rapetisser ses nièces

pour la nuit.

À ma dernière année d'école, était arrivée dans la classe une fille du Nouveau-Brunswick. Nous étions pressées de découvrir, avec un brin d'ironie, la vivacité de l'intelligence de cette fille de la mer. Car chaque fois que notre bouillante sœur-enseignante piquait une de ses retentissantes colères, elle nous abrutissait avec la supposée supériorité intellectuelle des garçons du Nouveau-Brunswick auxquels elle avait déjà enseigné. Mais les filles de cette province nous étaient-elles aussi supérieures ? Cette sœur se montrait toujours tellement excitée en la présence des hommes, que nous doutions de l'impartialité de son assertion. Elle ajoutait que c'était à cause du poisson que ces garçons mangeaient ! Enfin nous allions savoir si les filles du Nouveau-Brunswick étaient plus intelligentes que nous elles aussi ! Dans les écoles des petits villages comme le nôtre, les classes comportaient

plusieurs degrés. Dans la nôtre il y en avait quatre et la nouvelle arrivée était inscrite au plus haut degré, qui pouvait équivaloir au secondaire cinq d'aujourd'hui. Les quelques élèves qui étaient de ce degré étaient hélas ! particulièrement cancre, ce qui fit briller encore plus l'intelligence réelle de la nouvelle venue. Nous conclûmes que la sœur avait raison, les gens du Nouveau-Brunswick étaient plus intelligents que nous et le poisson devait en être la cause ! Bien sûr, nos deux lacs regorgeaient aussi de poissons, mais on n'y pêchait que du doré et du brochet, l'intelligence devait se cacher dans la morue...

Ce n'est que lorsque j'eus quitté les leçons de l'école pour les ragots du resto-rant, que j'appris que ce n'est pas la morue qui donne de l'intelligence, mais une hérédité mystérieuse qui fait que dans une même famille peuvent se côtoyer un génie et un fou. Un mélange d'intelligence et de stupidité. Et le poisson n'a rien à y voir sinon qu'il est bon pour la santé d'en manger. La brillante élève, qui se nommait Sandra, demeurait chez sa sœur, dont l'esprit s'avérait lui très mat. Cette dernière avait épousé

le jardinier du curé. Le curé se désolant de voir son jardinier célibataire, alors que lui avait secrètement une servante-amante, l'avait encouragé à correspondre avec cette femme de la mer, qu'il avait imaginée brillante, adoptant sans doute la même théorie que la sœur au sujet du poisson. De sorte que le jardinier, s'en remettant au jugement du curé, l'avait presque épousée par correspondance. Ce mariage épistolaire, en plus de faire le malheur du jardinier, devait démontrer à tout jamais la futilité d'attribuer l'intelligence à la consommation du poisson.

Car il nous semblait, que pour cette femme du moins, la consommation de poisson lui avait simplement greffé un cerveau de poisson. Tous les sentiments semblaient absolument absents d'elle. Elle errait tout l'été comme une âme en peine, pieds nus, comme si elle était toujours au bord de la mer. S'occupant à peine de ses enfants et encore moins de son mari.

En revenant sur ces années d'école, me revient

l'histoire, ou plutôt le pas d'histoire de Geneviève. Une fille tellement belle avec sa longue chevelure rousse, son teint de lait et ses grands yeux verts. Elle avait tout juste quatorze ans, semblait intelligente puisqu'elle réussissait bien à l'école. Tandis que son frère, un grand niais, végétait encore à seize ans en deuxième année en tétant bruyamment, pour faire rire les petits, la tétine que la sœur lui avait remise pour se moquer de lui parce qu'il se rongait les ongles. Mais ce n'est pas de lui qu'il est question... mais de sa sœur et de son destin tronqué. Car Geneviève n'était plus revenue en classe à partir d'un certain lundi matin. La raison : elle s'était mariée le samedi précédent à un homme qui avait trois fois son âge ! La belle et la bête. Elle qui sortait de chez elle uniquement pour aller à l'école, s'était-elle éprise de ce vieux voisin qui était le seul homme qui côtoyait sa famille ? Ou bien ses parents considéraient-ils qu'avec ce vieil homme elle serait en sécurité pour le restant de ses jours ? Donc heureuse. Les parents ont souvent des idées diamétralement opposées de celles de leurs enfants en ce qui

concerne le bonheur. Était-elle heureuse de sortir enfin de la maison de ses parents, dont elle ne sortait jamais, pour entrer dans celle de son vieux mari d'où elle ne sortirait jamais non plus. Car on ne la revit en aucune occasion dans le village. Les enfants qu'elle eut suffirent-ils seuls à son bonheur ? ou l'amour de ce vieux mari sut-il combler à ce point cette belle enfant-femme pour la faire accepter cet isolement ? Il est vrai que Geneviève mourut jeune, bien avant son mari. Au regard de la mort, elle était donc plus vieille que lui ! Son vieux mari ne fut jamais un client du resto-rant. Après son travail il rentrait directement chez lui où sa belle l'attendait. Mais qui sait s'il n'était pas pour elle aussi précieux que l'était dans le conte : de *La bête et la bête*, la bête transformée à ses yeux en prince. Pour ce qui est du grand niais... j'ignore ce qu'il est devenu.

Continue de m'effleurer aussi le souvenir des cours que venait nous donner en classe chaque semaine un vicaire, dans je ne sais quel but, car

aucun élève ne comprit jamais la moindre notion de ce qu'il tentait de nous inculquer. Son discours farci d'une philosophie beaucoup trop hermétique pour notre âge me laissait toujours la tête bouillonnante de pensées aussi vagues que les phrases de son exposé. Avec le temps j'en vins à comprendre que, malgré ce que j'en pensais alors, cet enseignement abscons contribua plus à développer mes neurones, par les efforts de compréhension que je déployais pour comprendre, que ne l'aurait fait un discours d'une grande clarté. Sans doute le vicaire ignora-t-il toujours que la valeur de son cours n'était pas dans sa compréhension, mais hors d'elle, par la tempête d'interrogations qu'il déclenchait dans nos cerveaux.

Aujourd'hui je m'interroge sur ce que fut plus tard la partie inconnue de tous ces garçons et ses filles côtoyés pendant ces sept années. Ces courts moments dans la vaste étendue de leur vie, un

album de photos où je feuillette les ombres de leurs visages. Au cours des années me parvinrent de temps à autre des rumeurs sur certains. Mais des rumeurs on ne peut tirer un vrai portrait. L'image est déformée, comme vue dans l'eau tremblante d'un lac. Ces personnes ont-elles vraiment existé ? Notre vie n'est-elle qu'une fiction ? Le resto-rant, d'où elles surgissent un bref instant avant de retourner dans la partie qui me demeure obscure de leur vie, est comme un cadre qui les contient dans un espace du temps où elles s'agitent encore devant les yeux de ma mémoire. Je les saisis chacune leur tour. Encore plus invisible pour eux que je l'étais alors, je les observe à travers le temps d'où elles ne peuvent plus sentir ma présence. Il y a un mur entre nous que je suis la seule à pouvoir franchir. D'autant plus que la plupart d'entre elles sont mortes depuis longtemps. C'est donc un privilège que je leur accorde de leur faire réintégrer pendant un moment l'espace qu'elles ont un jour occupé sur la terre. Je prélève de la densité de leur vie ces instants qui retournent se perdent dans le ruissellement du temps vers leur mort. Des gestes

par eux oubliés, mais qui ne s'en enchâssent pas moins dans la trame de la vie.

Certains incidents, dégagés de la panique qu'ils avaient provoquée alors, ne me présentent plus maintenant que leur côté humoristique. Elle ne soupçonnait rien la cliente ce soir-là. Elle semblait même savourer davantage que d'habitude le sundae aux noix que je venais de lui servir. Bavardant avec le jeune homme qui l'accompagnait, elle mangeait sans regarder ce qui lui aurait fait jeter les hauts cris et perdu à jamais la réputation du resto-rant. Car ayant eu à préparer un autre sundae avec plus d'attention que le premier, je constatai avec horreur que les noix grouillaient... le sac en papier brun qui contenait les noix avait absorbé toute l'huile laissant les noix à la merci de minuscules prédateurs. Affolée je ne savais plus s'il me fallait aller retirer le sundae à celle qui le dégustait avec un tel bonheur, ou laisser-aller, me disant qu'après tout du moment qu'elle n'en

savait rien mieux valait la laisser à sa dégustation. Des vers au caramel après tout c'était peut-être délicieux. Je me contentai de refuser de lui en servir un deuxième exactement pareil... prétextant que nous n'avions plus de noix. J'aurais pu ajouter : parce que nous n'avions plus de vers...

Quand le nouveau curé était arrivé dans le village il avait forcé, et forcé était un euphémisme, tout le monde à rénover leur maison, à nettoyer leur terrain, à semer du gazon et à planter des fleurs partout. Et notre village délabré s'était transformé en un village propre et fleuri. Plus de hangars bancals ni d'amoncellements de rebuts de toutes sortes autour des maisons. Mais personne n'osait encore peindre de couleurs vives leur maison. De sorte que le village était propre, mais plutôt gris. Il allait falloir attendre l'arrivée du nouveau médecin pour que toute cette grisaille tourne à

l'arc-en-ciel.

D'abord il y eut les rumeurs : le médecin qui consentait à s'exiler au fond de l'Abitibi était un tout jeune médecin. Ensuite, on apprit qu'il était beau. Toutes les filles se mirent à rêver à la possibilité pour elle de devenir la femme de ce beau médecin. Les commérages, les espoirs et l'imagination allaient grandissant. Aussi quand il descendit du train avec une femme et deux jeunes enfants, toute la délégation de jeunes filles, qui attendaient depuis des heures l'arrivée du train, laissèrent dans un bel ensemble échapper un soupir de déception. Pourquoi ce médecin s'était-il marié avant de venir s'établir dans notre village ? N'aurait-il pas dû attendre d'être ici pour choisir son épouse ? Choisir une fille bien adaptée à ce village sûrement ennuyeux pour une quelqu'une habituée à l'atmosphère effervescente des villes. Toujours est-il qu'on reprochait amèrement à l'amour de n'avoir aucun discernement.

Toutes les filles rentrèrent chez elles la mine

basse. Les plus rêveuses continuèrent d'extrapoler un moment, elles pourraient peut-être devenir sa maîtresse... ? Que d'imagination ! Toutes se mirent à la recherche de malaises, vrais ou imaginaires, pour avoir une raison de le consulter. Il s'avéra vite, comme l'avaient pensé les jeunes filles déçues du train, que la femme du médecin avait bien du mal à s'adapter à cette solitude. Régulièrement, pour surmonter sa déprime, elle confiait la garde de ses enfants à une vieille gardienne à qui aucune femme du village n'aurait abandonné les siens, et s'enfournait dans le premier train pour Montréal. Chaque fois les femmes s'interrogeaient à savoir si elle allait revenir. Elle revenait avec de nouveaux meubles, comme si elle tentait de reprendre au début, à chaque retour, l'adaptation manquée. Et même si ça ne regardait personne, tout le monde se préoccupait d'elle, surveillait chacune de ses fugues, annonçant à ceux qui n'étaient pas encore au courant : la femme du docteur est encore partie ! Ou : la femme du docteur est encore revenue !

Mais le beau médecin ne semblait pas s'en

faire lui de ses départs et retours imprévisibles. Il la reconduisait docilement au train et allait l'attendre docilement à son retour. Et les gens brodaient méchamment des histoires autour de ce qui n'était sans doute que des vacances accordées à sa femme, qui n'avait d'autres distractions que le soin de ses jeunes enfants. Et l'inquiétude de voir son beau mari succomber aux charmes des belles clientes qu'elle voyait entrer dans son bureau adjacent au salon de sa maison. Toujours est-il qu'à la fin elle surmonta ses appréhensions en prenant les devants : elle se choisit un amant.

Mais tout ceci n'était pas de nos affaires, même si dans les villages toute affaire devient l'affaire de tout le monde. J'ai accéléré le déroulement des faits, car nous n'en vîmes pas si tôt que ça à ce commérage. Nous fûmes d'abord seulement déconcertés par la couleur rose de la galerie et des cadrages de fenêtres de la maison du docteur, qu'un peintre était à repeindre. Bouche bée les gens rumaient ce rose en passant leurs commentaires. Du jamais vu !

Quelle idée ? D'autant plus que nous tournait dans la tête le proverbe chinois : « Peins ta maison en rose, le sort la repeindra en noir » était-ce seulement une superstition ? Cette couleur rose nous inquiétait. Toutes les maisons du village arboraient des teintes ternes de brun ou de gris. Après quelques semaines d'excitation, on s'y habitua. Le docteur venait de la ville, ça ne pouvait qu'être une nouvelle mode. Et peu à peu, tout le gris de nos maisons disparut sous des touches de peintures pastel. De sorte que le village prit l'allure bientôt d'un joyeux arc-en-ciel. Pourquoi jusque-là avions-nous eu si peur des couleurs ?

Chaque soir derrière mon comptoir j'observais fascinée le tourbillon d'amourettes qui prenaient pour un moment les apparences de l'amour de toute une vie, mais que je voyais rapidement se transformer en brandons vite éteints. Que de cendres ! Parmi ces jeunes filles offertes à tout

venant, il y avait Élise, la précieuse, dont la beauté hautaine devait paraître un mur infranchissable aux garçons, car aucun n'osait l'aborder. Comme il était entendu alors, que passé vingt-ans une fille n'avait plus d'espoir de trouver un mari, Élise en fut réduite à clôturer ses dix-neuf ans avec le sale type, que je rêvais chaque jour d'assassiner pour ses propos grossiers. L'amour m'étonnait pour ses choix saugrenus : d'abord Élise qui n'avait réussi à s'attirer que ce malotru, puis les deux plus beaux gars du village qui s'acoquinèrent avec les deux plus laiderons du village ! À moins que ce fût là une astuce de la nature pour s'assurer l'amélioration de la race humaine ?

Enfin nourrie à cette époque des romans à l'eau de rose de Delly, je déplorais que toutes les aventures amoureuses que j'observais perdaient rapidement l'apparence enchanteresse de leur début et n'avaient jamais une fin aussi irrévocablement heureuse que dans les romans de Delly ? Témérairement, je pensais qu'un jour ma propre aventure amoureuse serait une exception. Est-ce que Delly ne devait pas chercher ses

personnages dans la vraie vie, sinon est-ce que la littérature ne serait qu'un énorme mensonge. Aussi à chaque beau nouveau client j'attribuais, pour quelques jours, le rôle possible de devenir le prince de mon cœur. Mais il y avait toujours la déception de constater que le prince avait déjà découvert une autre princesse...

Certains soirs les clients avaient tendance à s'agglutiner autour du comptoir derrière lequel je me tenais sagement assise. Ils discutaient alors de leur vie avec des allusions parfois à la mienne, qui selon eux en était la période la plus heureuse. Comment, même mon professeur improvisé de danse, ce viveur, qui semblait profiter avidement de tous les plaisirs, pouvait-il abonder lui aussi en ce sens ? Si vraiment je vivais présentement la plus belle période de ma vie alors que moi je n'y voyais que noirceur, que me réservait le l'avenir ? C'était à désespérer. J'avais envie de leur crier que ma jeunesse n'était qu'un tunnel

profond d'où je ne me voyais pas émerger un jour. J'étais rivée à un banc derrière un comptoir, dans un resto-rant à l'air empreint de graisse de patates frites et de fumée de cigarette. À écouter les propos obscènes de certains clients sans jamais pouvoir les rabrouer. Dans une Abitibi isolée au bout du monde, dans un village grand comme un mouchoir de poche, avec des trains qui faisaient rêver d'ailleurs, mais que je ne pourrais jamais prendre tant j'étais vissée par mon destin à ce banc de bois dans ce restaurant qui était la survie de mes parents. Sur ce banc, avec mes seize ans, comme une marchandise non monnayable. Un tableau à regarder. Comment cela pouvait-il être la plus belle période de ma vie ? Il me fallait vieillir, courir en avant sur les âges afin de défaire cette terrible affirmation pour consoler dans le futur les jeunes qui suivraient, la remplacer par la seule vraie : le pire âge de la vie est celui de l'adolescence où tous les rêves semblent irréalisables et le futur pas encore éclairé par les lumières de l'amour.

Mais revenons à mon tableau de portraits. Avant l'arrivée du jeune médecin qui faisait rêver

les femmes, il y avait eu cet autre au comportement trop original pour nous paraître digne de sa profession. Déjà l'allure nez en l'air de sa fille nous irritait. Malgré ses grands airs, elle nous paraissait ridicule en s'affichant orgueilleusement avec le garçon le plus rejeté du village. Ses trente ans la réduisaient-elle à cette solution de désespoir ou était-ce nous qui ne savions pas juger équitablement nos concitoyens.

Ce médecin ne voulait pas simplement tenter, comme le mari d'Emma Bovary, de transformer un pied-bot en pied ordinaire, il voulait retricoter l'ADN d'un monstre pour en faire un bébé ordinaire. Ayant réussi à force d'arguments spécieux à convaincre les malheureux parents de cette possibilité, il allait transférer l'enfant dans un hôpital de Montréal quand la Nature, charitable, fit en sorte que le train, qui devait amener le bébé à Montréal, prit suffisamment de retard pour que la mort puisse mettre fin à cette intention burlesque. L'enfant mourut avant le départ du train. La Nature se montrant plus sage que la médecine. Rapidement ce médecin dut se chercher un autre village pour pratiquer sa

médecine extrême.

Dans un village il y a toujours des personnages colorés. Le père de Vincent était certainement celui dont le comportement surprenait le plus par sa double personnalité. Cet homme d'affaires discret, respectable, gentil pendant des mois, se transformait sous l'effet de l'alcool, pour quelques semaines, en individu totalement irrespectueux envers tout le monde, insultant autant ses amis que les parfaits étrangers, devenant violent avec sa femme. Puis, brusquement il redevenait l'homme sobre, doux et extrêmement distingué qu'on connaissait. Un docteur Jekyll qui, sous l'effet de l'alcool, se transformait en mister Hyde ! Les gens, étant familiarisés avec ses transformations, changeaient simplement de trottoirs pour ne pas le rencontrer en mister Hyde et éviter ainsi d'être injuriés copieusement. Seule sa plus jeune fille pouvait ne pas le fuir en mister Hyde, ayant appris astucieusement à le transformer alors pour elle en papa gâteau.

Dès que se produisait un drame dans ce petit village toute la population s'en trouvait affectée pour des mois. Surtout en hiver. On aurait dit que le froid empêchait les chagrins de fondre. De sorte que l'hiver paraissait doublement long. Le printemps semblait ne vouloir jamais paraître à l'horizon. Tel fut le cas quand les deux hommes d'affaires que l'on côtoyait journalièrement dans leur commerce respectif furent tués dans un même accident de voiture. Il semblait que le tissu d'air du village ne parvenait pas à colmater les deux trous trop voyants que la mort de ces deux hommes y avait creusés. Nous demeurions figés de stupeur, nous interrogeant sur la réalité de leur absence impossible à concevoir, tant l'intégrité de la vie devait pour cela nous devenir suspecte.

Quand la mort passe dans un village elle prend tellement de place qu'on croit pour un temps ne plus pouvoir y respirer tant l'air devient lourd. Ce

n'est pas la mort légère qui passe sur les villes un jour sans laisser de traces pour le lendemain, parce qu'on ne peut lui attribuer un nom ou un visage. Ces morts anonymes bouleversent à peine, trop communes pour qu'on s'y attarde. Ce n'est pas dans les villes que la mort dévoile son terrible visage. C'est dans les petits villages isolés qu'elle traverse brusquement vêtue de son manteau d'horreur que chacun peut toucher avec son cœur. Chacun la ressent comme un préavis pour lui-même. C'est dans un village qu'on apprend la cruauté de la mort. La mort y passant plus rarement n'a pas le temps de créer l'habitude qui rend à son égard les gens quasi indifférents.

Dans les années cinquante, en Abitibi, il n'existait pas encore dans les maisons de chauffage central ni bien sûr de calorifères électriques comme ceux d'aujourd'hui. Une petite fournaise au bois tentait en hiver à elle seule péniblement de maintenir dans le resto-rant

une température à peine acceptable. Aussi quand le plombier du village, soudainement inspiré, proposa à mon père d'inventer ces sortes de calorifère qui permettraient de chauffer à l'aide de l'électricité plus efficacement le resto-rant, mon père s'en réjouit. Lui qui tentait continuellement d'inventer le mouvement perpétuel sans succès ne douta pourtant pas du résultat de l'invention du plombier. Il défrayerait donc chaque heure que le plombier consacrerait à rendre concrète son invention abstraite. C'était, hélas ! une promesse qu'il n'allait pas tarder à regretter. Le plombier, en plus de travailler extrêmement lentement, insérait entre chacun de ses mouvements une très longue histoire sensée être drôle, mais qui ne nous faisait pas rire quand nous calculions le prix que cette histoire allait nous coûter sur la facture. Enfin, le plombier mit tout l'hiver à essayer de concocter, abondamment assaisonnée d'histoires pimentées, une ébauche de calorifère assez semblable à ceux qui existent aujourd'hui, à la différence énorme qu'il n'en sortait pas la moindre chaleur...

La petite fournaise au bois pouvait se réjouir,

aucune concurrence encore pour des années. Elle et le poêle au bois de la cuisine allaient demeurer pour longtemps nos meilleurs amis. De vrais amis auxquels il faisait bon de s'accoler le plus près possible les jours de grand froid.

Alors que durant l'hiver l'apparition des rares clients me causait plutôt un sentiment euphorique d'appartenance au reste de l'humanité, il en était tout autrement l'été. Je sentais alors mon besoin de solitude sans cesse agressé par la porte du resto-rant qui n'arrêtait pas de s'ouvrir et de se refermer sur des clients de tout acabit qui venaient chacun leur tour briser le cours de mes réflexions, de mes lectures... ou de mes repas ! Car il semblait que toutes les mères du village avaient fait la brillante découverte que le moindre sou servait à orienter leur progéniture vers le resto-rant, leur permettant de vaguer à leur repas en toute tranquillité. Ce qui signifiait que mon repas à moi se trouvait entrecoupé de

délibérations à n'en plus finir par tous ces enfants pour qui chaque sou semblait un puits inépuisable à remplir de bonbons avec la plus grande concentration. Quantité, goût, couleurs, grosseurs étaient tour à tour soupesés, acceptés puis rejetés pour un nouveau choix, qui allait encore être soumis à plusieurs délibérations si je ne coupais pas court à ces indécisions interminables en usant de stratèges pour les convaincre de régler enfin la transaction. Accordant des garanties de satisfaction ou de bonbons remis ou leur faisant miroiter des quantités fabuleuses en pigeant dans les friandises qui ne se vendaient pas...

Pourtant j'aimais ces mini-clients pour leur naïveté. Ils m'apparaissaient comme des bouquets de fraîcheur. Je m'émerveillais devant leurs grappes joyeuses qui m'envahissaient à l'heure du dîner, me forçant à abandonner un repas qui allait refroidir... Ils me reportaient à mon enfance solitaire où je n'avais jamais eu personne comme eux pour jouer. Habitant alors à l'écart du village, loin des familles d'enfants,

chez ma sœur nouvelle mariée (mes parents étant retenus dans leur forêt par les voraces scies) qui passait ses dimanches chez ses beaux parents, m'abandonnant innocemment avec des chocolats, à la contemplation du lac... Assise ces jours interminables sur la galerie à sonder l'immensité de l'eau... effrayée à l'idée seulement de pénétrer dans la maison où se réfugiaient, quand j'y étais seule, les bruits les plus insolites de l'univers. Je m'occupais alors à mesurer chaque minuscule section du temps qui coulait en moi avec une lenteur si extrême qu'entre le départ le matin de ma sœur et son arrivée le soir me paraissait avoir défilé les douze mois de l'année. Ainsi je découvris (petite Einstein) les métamorphoses du temps, que non pas seulement la courbure de l'univers, mais l'âge, les circonstances, les activités heureuses ou ennuyeuses et le silence ont le pouvoir de modifier. Et l'impossibilité par la suite de pouvoir survivre dans le brouhaha de vie d'un restaurant.

Ce resto-rant d'où il me semblait que chaque

client dévorait voracement des portions de ma vie, d'où je ne pourrais jamais m'évader de ses murs empreints de fumée de cigarette et de bruits. Je cherchais en vain une ouverture. Le moindre ombrage d'une sortie m'attirait-il dans sa direction dans l'espoir fou que ce soit cette fois une vraie porte par laquelle j'allais atteindre enfin ma liberté. Aussi, quand ma cousine, dont les heureux parents n'avaient pas de restaurant, qu'une ferme qui ne nécessitait pas sa présence, commença à me faire rêver avec son travail dans un hôpital où elle recevait quinze dollars par mois pour apprendre à soigner les malades. Voilà ! n'était-ce pas là une invitation éblouissante à faire un pied de nez à mon triste destin ? j'irais suivre ce cours d'infirmière qui ne coûterait rien à mes parents, les étudiantes étant logées et nourries en plus de recevoir quinze dollars par mois. Pendant quelques semaines je piétinai autour de ce rêve m'y attardant pour faire durer le plaisir de l'espoir, mais me doutant déjà que cette tentative de départ, comme d'habitude, se noierait dans les larmes de ma mère. Ma mère était-elle complice de mon destin ? Défendait-elle mon

karma ? De sorte que toute tentative de me tirer de ce resto-rant que je haïssais devenait une opération chaque fois vouée à l'échec.

Je voyais revenir chaque hiver comme un mystérieux karma où seules les joyeuses séances de patinage m'offraient leurs petites oasis de joie. Car sous le ciel bas foisonné d'étoiles de l'Abitibi je glissais alors avec la sensation d'une expansion de mon être à travers cet univers étoilé. Contrairement aux tapageuses soirées de hockey où je m'égosillais tant à crier pour encourager mes joueurs préférés, que mon être se contractait jusqu'à ne devenir plus qu'un cri qui, comme une épée, s'en allait percer une étoile.

L'été venait ensuite traînant également avec elle quelques rares îlots de gaieté : ses promenades des soirs de mai, ses bouquets de *jeunes filles en fleurs* sur les trottoirs (à portée de voix du restaurant tout de même au cas où un client s'y présenterait), les conversations fofolles où les garçons tenaient toute la place pour les autres filles et me laissant muette. Nous

marchions en groupes désordonnés. Parfois un vieux selon nos critères de seize ans (car l'homme en avait sans doute à peine quarante) traversait notre grappe de jeunes filles en tentant des caresses au passage. Ces promenades, après l'heure lourde à l'église pour célébrer le mois de Marie, nous remplissaient pour un moment le cœur d'espérance et de rêves.

Certaines filles étaient beaucoup plus délurées que moi. Elles avaient mon âge mais se vantaient déjà de grands jardins où poussaient à profusion, vraies ou imaginaires, les aventures amoureuses. Auréolées de leur vaste expérience elles affirmaient connaître, malgré mon silence, les penchans de mon cœur...

La clarté de cette fin de journée d'automne m'était apparue étrangement différente. Il avait suffi que la clochette de la porte du resto-rant me

fasse abandonner mon livre pour servir ce jeune homme pour que cette mystérieuse lumière s'étale tout à coup sur tout ce qu'effleurait mon regard. Le jeune étranger explorait cette partie nord du village et il entra dans ce resto-rant inconnu de lui juste pour voir... N'ayant besoin de rien, il acheta un paquet de gomme. Il me vit. Je le vis. Il ressortit. Je le regardai disparaître dans cette journée d'automne. L'automne était ma saison préférée, j'en aimais le soleil lourd qui s'étend sur le sol pour se reposer et s'emmêle à l'or des feuilles tombées. J'en aimais même la pluie. Je repris mon livre. Je ne reverrais sans doute jamais ce bel étranger.

Mais, le soir même je le vis revenir. Il avait avec lui cinq ou six copains. Ses copains se dispersèrent dans le restaurant tandis que lui demeurait au comptoir. Ses copains se retirèrent l'un après l'autre après qu'il eut refusé à chacun de le suivre. Quand l'heure de la fermeture survint, nous avions parlé, parlé, sans dévoiler ce qui était en train de naître. Il promit qu'il

reviendrait.

Il revint le soir suivant et les autres qui suivirent, s'offusquant si je paraissais ne pas le voir dès son arrivée. Bien sûr que je le voyais. Comment ne l'aurais-je pas vu : son visage chassait tous les autres visages de ma tête. Mais je n'allais pas l'avouer. J'aurais trahi ma mère, qui proclamait qu'aucun garçon ne m'intéressait. S'engageait en moi un combat entre mon cœur et l'opinion de ma mère. Comme un objet trop chaud dans ma main je manipulais maladroitement cet amour naissant incapable de le laisser filtrer à travers mon regard. Pourtant il m'envahissait, embellissait tout autour de moi, l'amour était dans la pluie, le vent, le bruissement des feuilles sous mes pas, j'entendais sa voix, son visage en gros plan sur mon cœur. Où s'en allait ma réputation de fille qui ne s'intéressait pas encore aux garçons ? À quelles burlesques acrobaties se livrait ma bouche pour ne pas trahir ma mère, comment changer aussi brusquement mon image à ses yeux ? Qui donc aurait pu déchiffrer mes tergiversations : rendez-vous refusés, maladresses, gêne, contretemps,

comment domestiquer l'amour quand il vous apparaît encore comme un cheval sauvage ? Toutes tentatives pour traduire mes sentiments passaient par le filtre de l'orgueil, faisant resurgir l'orgueil de l'autre pour un combat perdu dans les méandres de nos fausses paroles. De quels étranges ingrédients était constitué ce sentiment sous son enveloppe de brume pour qu'il fût si difficile de le saisir.

Voilà un étranger qui pour une fois était entré juste pour moi. Mais comme toutes les autres amourettes observées, cet amour n'allait pas non plus durer. Cette fois le bel étranger n'était pas revenu deux jours plus tard avec une princesse, mais elle n'en était pas moins quelque part dans l'ombre, derrière des kilomètres, ignorante pour toujours du danger que son amour un jour avait encouru...

. Les amours qui n'ont pas survécu demeurent à jamais une énigme. Quelles difformités auraient-ils révélées une fois étalés à travers les nombreuses années d'une vie ? Sans doute se seraient-ils révélés aussi imparfaits que tous les

autres. Reste leur parfum qui remonte parfois comme des petites bouffées de jeunesse dans l'apesanteur soudaine de la réalité.

Chaque année avant l'arrivée de l'hiver avait lieu dans le village la retraite paroissiale. Il s'agissait un peu, comme pour l'impôt, de faire la comptabilité de nos acquis et pertes, mais dans le domaine de la conscience. Avions-nous développé des vertus durant l'année écoulée ou avions-nous plutôt fait fructifier nos péchés ? Nous devions faire le bilan de nos vies en tant que pratiquants d'une religion qui se souciait constamment de nos actifs moraux. Surgissait alors un prêtre spécialisé en ce domaine qui venait nous aider à faire le grand ménage d'automne de notre conscience. Parfois il se révélait un habile orateur, alliant si bien l'humour à sa prédication, qu'il finissait par attirer les plus rebelles à ces prêches d'automne. Ses qualités d'humoriste égayaient en quelque sorte largement

l'âpreté de ses discours religieux. Par contre, certains de ces spécialistes de l'âme humaine nous faisaient descendre en des régions de nous-mêmes si sombres que nous nous perdions dans notre propre noirceur. Tel fut le cas l'année qui devait marquer aussi le déclin de notre village jusque-là prospère.

Je ne sais par quel malencontreux itinéraire nous parvint ce prêtre, aussi maigre qu'il était sévère, qui semblait avoir répertorié tous les péchés du monde dans le seul but de nous les reverser sous leurs aspects les plus terrifiants. Pendant une semaine le village se transforma sous la pluie de ses prêches terrorisants en un enfer si lourd à porter, que tous approuvèrent du coup sa suggestion d'une promenade aux flambeaux à travers le village pour nous attirer le pardon et les bénédictions du Dieu que nous avions tant offensé.

La procession partit donc de l'église, continua vers la partie nord du village pour revenir par la partie sud en traversant (selon notre habitude) la

gare de triage, après avoir fait une pause à l'usine de réparation des locomotives, qui contribuait grâce à ses nombreux travailleurs à la prospérité du village. Cette pause se révéla une très mauvaise initiative ! Car sans doute, Dieu, plus clairvoyant que son représentant, découvrit en traversant l'usine qu'on y dormait beaucoup plus qu'on y travaillait ! Quelques mois à peine après son passage (le temps de quelques délibérations avec ses anges) l'usine ferma miraculeusement ses portes.

Puis, le village eut pendant plusieurs années à tenter par tous les moyens de se trouver une nouvelle vocation. Les trains, à la suite de la fermeture de l'usine, avaient revu leurs itinéraires et ne traversaient plus que rarement le village. Tout ce qui avait fait sa spécificité était désormais révolu. Aussi, réservoir à eau, tour à charbon, gare, furent implacablement démolis, rasés, pour effacer à jamais le passé ferroviaire de

ce village. Réduisant par-là à néant la possibilité de le transformer un jour en musée ferroviaire. Seuls les rails, trop nombreux pour être démantelés, demeurèrent.

Ma mère fut forcée d'admettre qu'il allait devenir encore plus difficile de survivre avec le resto-rant. D'autant plus qu'elle réalisait que, malgré elle, je finirais bien par partir un jour... À d'autres plus jeunes, que mon père et elle, de tenter l'impossible.

Pour moi s'ouvrit enfin la porte de mon propre avenir : une ville avec des bibliothèques, des librairies, une ville où le glas me deviendrait indifférent, où je rencontrerais peut-être l'amour et apprendrais à ne pas toujours le laisser fuir...

Le resto-rant passa ensuite d'un propriétaire à l'autre, sans qu'aucun d'eux réussisse à le rendre rentable. Un destin fatigué, ou charitable, se chargea de le réduire en cendres. Mais son image

erre encore parfois dans ma mémoire avec tous
ces visages enfermés dans les cadres du passé,
derrière la vite renflée du temps.

2011-2012

Cet ouvrage est le 75^e publié
dans la collection *Littérature d'aujourd'hui*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.